

Gaston CALMETTE  
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)POUR LA PUBLICITÉ  
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT  
À L'HOTEL DU « FIGARO »  
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>o</sup>  
8, place de la Bourse

## LE FIGARO

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

H. DE VILLEMESANT  
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)TÉLÉPHONE, Trois lignes : N<sup>o</sup> 102.46 — 102.47 — 102.49

## ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

# L'ÉMANCIPATION SUD-AMÉRICAINE

## et la Révolution de Mai

(25 de Mayo de 1810-1909)

L'Amérique du Sud contre le Monde coalisé. — L'Idée de la Liberté dans l'Amérique du Sud en 1820. — Le Mouvement libéral du Monde, de 1810 à 1825, part des deux Amériques.

### Les Origines de la Révolution

On a dit que quand l'Europe tournera ses yeux vers nous, elle estimera que l'émancipation de l'Amérique du Sud est le problème politique le plus considérable du dix-neuvième siècle, autant par son ampleur et son originalité que

parties bien établies, division qui établit dans les balances du Destin l'équilibre humain ; — l'entrée en scène de sociétés organiques, égales à leur naissance, affranchies de tout privilège, ayant une seule formule compréhensive et des tendances cosmopolites ; — l'ouverture d'un champ d'expériences n'opposant aucun obstacle au développement des qualités physiques et morales de l'homme ; — en dernier lieu : l'étendue de la révolution sud-américaine et ses conséquences à prévoir, dans le temps et dans l'espace ; — en font, sans qu'il soit possible de le nier, un des changements les plus capitaux qui se soient jamais produits dans la condition du genre humain.

Les premières secousses de cette révolution commencèrent à se faire sentir synchroniquement aux deux extrémités et au centre de l'Amérique du Sud, en l'an 1809, sous des formes identiques, avec les mêmes aspirations ; sans compter que se firent, dès la première heure, remarquer certaine prédisposition innée et certaine solidarité organique de la masse dirigeante. Simultanément, sans préalable accord entre les parties et comme obéissant à un ordre mystérieux, toutes les colonies hispano-américaines se soulevèrent en 1810 et proclamèrent le principe du gouvernement autonome, germe de leur indépendance et de leur liberté. Six ans plus tard (1814-1816) — toutes les révolutions dans l'Amérique du Sud étaient étouffées et, seules, restaient en armes les provinces Unies du Rio-de-la-Plata, lesquelles, après avoir expulsé de

d'assister à semblable genèse politique, ni à plus héroïque épopée militaire. Tandis que ces grands événements se déroulaient dans l'Amérique méridionale, le nouveau continent sous quelle forme qu'elle se produisit. Les nouvelles républiques américaines donnèrent leur approbation à cette déclaration.

Lansdowne se fit l'organe de ses sentiments en proposant une motion tendant à ce que l'Angleterre reconnût l'indépendance des colonies hispano-américaines.

« L'importance et l'étendue du sujet dont je vais m'occuper, dit l'orateur, sont telles qu'il s'en sera rarement présenté de plus grand ni même de pareil à l'examen d'un corps politique. Ses résultats s'étendent à tout un territoire, dont l'étendue et la capacité de progrès confondent presque l'imagination qui essaie de les embrasser ; s'étendant à des régions qui vont du

37<sup>e</sup> degré de latitude nord au 41<sup>e</sup> de latitude sud, c'est-à-dire une ligne non moins grande que celle de l'Afrique entière, dans la même direction, et sur une plus grande largeur que tous les domaines russes d'Europe et d'Asie réunis ; ces régions sont sillonnées par des fleuves majestueux ; et les chaleurs tropicales y sont à tel point tempérées par les montagnes, que la nature s'y voit disposée à produire en compendium tout ce que peut produire la terre. Ces régions sont habitées par vingt-cinq millions d'âmes de diverses races, qui savent vivre en paix et en harmonie, et qui, mieux favorisées par les circonstances qu'elles ne l'ont été jusqu'aujourd'hui, auraient vite comblé les grands vides de terrain inculte, dont la fertilité les ferait prospérer au point que ce vaste continent se verrait bientôt occupé par des nations puissantes et heureuses. Les habitants ont porté à leurs lèvres la coupe de la

liberté, et personne ne peut contrarier le cours de la civilisation, ni des sentiments nobles et généreux qui en naissent. La régénération de ces pays ira de l'avant ! »

La réunion du Congrès des souverains à Vienne (1813) et sa décision d'intervenir dans la péninsule pour combattre le libéralisme espagnol en appuyant le roi absolu, une au projet de monarchiser l'Amérique du Sud, suivant les absurdes idées de Chateaubriand, déterminèrent l'attitude de l'Angleterre sous le ministère Canning, qui conforma sa politique à celle des États-Unis. Partant de cette base : l'émancipation des colonies espagnoles peuplées par les races latines est un fait acquis et un élément politique nouveau qui devra, dorénavant, dominer les relations entre les deux mondes, le grand ministre se décida à reconnaître ce fait en prononçant les mémorables paroles suivantes, qui résonnèrent dans les deux hémisphères : « La bataille a été rude ; mais elle est gagnée. Le clou est rivé. L'Amérique espagnole est libre : — *Natus scutulum nascitur ordo !* »

La bataille d'Ayacucho, gagnée huit jours avant que ces paroles fussent prononcées dans l'hémisphère opposé, y répondit en consacrant le double triomphe de l'indépendance américaine. Canning put alors s'écrier : « J'ai appelé à la vie un monde nouveau pour rétablir l'équilibre de l'ancien. »

Le Nouveau-Monde agissait pour la troisième fois sur le Vieux par sa masse et par son esprit, et, pour la troisième fois, rétablissait l'équilibre rompu.

Le branle était donné. Le flambeau de la liberté ne pourra plus être éteint et éclairera la prodigieuse prospérité du Nouveau-Monde latin.

### Les Prodomes de la Révolution

Il est à remarquer que le mouvement initial de la Révolution sud-américaine prit, dans quelques régions, un caractère plus radical que celui qui lui succéda un an plus tard dans lequel la révolution revêtit des formes définies et fut levée ré-



GÉNÉRAL JOSÉ DE SAN MARTÍN  
Né à Yapeyu le 25 février 1778. Mort à Boulogne-sur-Mer, le 17 août 1850.

nale, à la veille du combat définitif, les États-Unis de l'Amérique du Nord, qui inaugureront la nouvelle ère républicaine en donnant le signal de l'émancipation aux colonies du sud du continent, et qui, durant la lutte, resteront neutres, quoique non indifférents, reconnaissent l'indépendance des nouvelles républiques (1822) comme un « fait, expression de la simple vérité », et déclarent : « C'est un droit pour les peuples sud-américains de rompre les liens qui les attachaient à leur métropole, de prendre le caractère de nations parmi les nations souveraines de la terre, et de se donner des institutions conformes aux lois de la nature dictées par Dieu lui-même. » Comme conséquence de la reconnaissance de ce fait et de ce droit, les États-Unis proclamèrent la mémorable doctrine de Monroe (1823) qui, en opposition avec la fameuse bulle d'Alexandre VI répartissant le monde entre deux couronnes, le divise entre deux systèmes de gouvernement, consacrant ainsi un nouveau

principe de droit international, applicable aux deux Mondes, et qui tient en cette formule : « L'Amérique aux Américains. » (America for the Americans.)

Jefferson, en posant les premiers linéaments de cette politique (1808), avait dit : « L'Amérique a des principes autres que ceux de l'Europe et doit avoir un système à elle qui la sépare de l'ancien continent, forteresse du despotisme : un système qui fasse d'elle l'asile de la Liberté. »

Et Monroe, suivant ces courageux conseils, se dressa en 1823 en face de la Sainte-Alliance des rois coalisés contre la liberté du monde, et déclara : « Toute tentative des puissances européennes pour implanter leur système politique sur un quelconque de l'hémisphère américain, dans le but d'en opprimer les peuples émancipés suivant des principes de justice, ou contrarier leurs destins, serait contraire à la félicité et à la



L'ARMÉE DES ANDES À SA SORTIE DE PLUMAYE

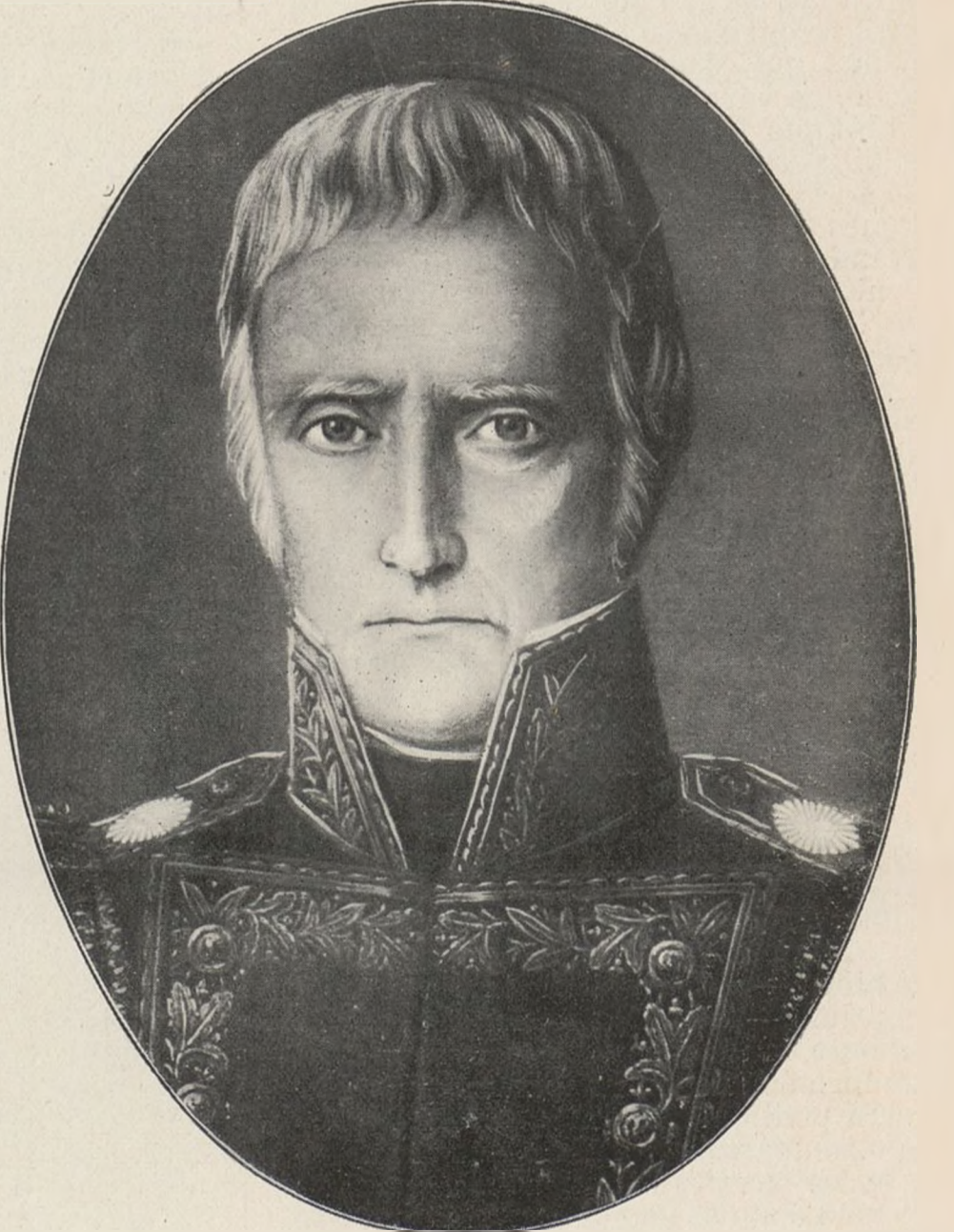
monarchie, s'affirma nettement pour la première fois ; et les peuples invoquèrent cette formule pour s'armer le droit d'instaurer des juntes autonomes de gouvernement, chargées de veiller à leur sécurité ; et — conséquence logique de ce droit — ils refusèrent obéissance

monarchie, s'affirma nettement pour la première fois ; et les peuples invoquèrent cette formule pour s'armer le droit d'instaurer des juntes autonomes de gouvernement, chargées de veiller à leur sécurité ; et — conséquence logique de ce droit — ils refusèrent obéissance



GÉNÉRAL MANUEL BELGRANO  
Le vainqueur de Tucumán, l'un des héros de l'Indépendance. C'est le premier qui arbora le drapeau argentin.

seulement l'étendard de la révolte américaine, dotée de sa première formule politique. Il n'était d'abord question que d'une indépendance relative et provisoire ; mais on exigeait, entre la démocratie et la monarchie, un engagement réciproque sur cette base : l'autonomie. Les premières manifestations — elles eurent lieu à Mexico — présentèrent un caractère confus. Cependant, on y sent l'ébauche de la formule définitive que la Révolution devait adopter à ses premiers pas : la formule suivant laquelle la souveraineté du monarque revenait au peuple dans le cas de disparition du



BRIGADIER GÉNÉRAL CORNELIO DE SANVENERA  
Président de la première Assemblée révolutionnaire, le 25 mai 1810, avait contribué à résister aux invasions anglaises de 1806-07.



GÉNÉRAL DE ALVEAR  
Soldat et législateur. Libérateur de Montevideo (1814), vainqueur de Yutzaingo (1828), Premier Président de l'Assemblée Constituante.

par la répercussion probable de ses conséquences futures.

En effet, l'apparition d'un groupe de nations indépendantes, issues d'un embryon colonial, nations qui végétaient dans l'inertie, et qui, fournissant à l'Histoire des éléments nouveaux et de nouvelles personnalités, devaient, parlant, intervenir dans la dynamique du monde ; — l'unification politique de tout un continent qui occupe la moitié du globe, d'un continent proclamant, par pur instinct, les principes logiques de la démocratie comme loi naturelle et règle universelle de l'avenir ; — la con-



DOCTEUR MARIANO MORENO  
Secrétaire de la première Assemblée révolutionnaire, l'un des promoteurs de l'émancipation politique argentine.

sécration d'un nouveau droit des gens et d'un nouveau droit constitutionnel, en lutte ouverte contre le droit de conquête et de servitude, et contre le traditionnel dogme monarchique de l'absolutisme, si en vogue dans le Vieux-Monde ; — la division du globe en deux

mêmes, sans aide étrangère, ayant lutté seules contre les pouvoirs absolus coalisés du monde entier ; et, du chaos colonial, surgit un monde nouveau, organisé, couronné des doubles heures polaires et équatoriales de son ciel. Peu de fois il fut donné au monde

Ayuntamiento de Madrid

plançon et du Portillo, qui conduisent directement, le premier au vallon de Talca et le second à la vallée de Maipo, transversaux dont les sommets, dans le prolongement de l'axe du cordon principal de la Cordillère, atteignent de 3.000 à 3.700 mètres, s'obstruent de neige au moment de l'hiver et ne peuvent être franchis que pendant la rigueur de l'été. Jusqu'alors, seuls, les avaient franchis les faibles détachements militaires ou des caravanes de muletiers, en suivant des sentiers où peut tout juste circuler un homme à cheval. Le passage d'une armée nombreuse, composée d'unités des trois armes, à travers ces défilés, était réputé impossible, et jamais l'idée n'était venue à personne d'y songer seulement, avant que San Martin la tentât. Faire passer sur les bords de ces précipices de la Cordillère, franchir ces cols successifs en traînant à sa suite quatre à cinq mille hommes; emporter avec soi, en outre des munitions et de l'armement de rechange, les vivres nécessaires pour la traversée; emmener les mules et les chevaux indispensables — sans oublier leur provende — pour le transport du personnel et du matériel et arriver prêt à combattre sur le territoire ennemi deux contre trois; diriger tous les mouvements combinés en vue de remporter la double victoire tant désirée, sur la nature et sur les adversaires: tel était le problème qu'avait à résoudre le général de l'armée des Andes pour envahir le Chili. C'était, avec, en plus, l'originalité d'un génie pratique et des combinaisons stratégiques et tactiques plus sûres, une réédition des passages des Alpes qui ont immortalisé Annibal et Napoléon. C'était un passage qu'on regarderait comme le plus célèbre de tous ceux effectués par une armée, jusqu'à ce jour où, quelques années plus tard, en serait réalisé un autre, également fameux, dans les Andes équatoriales, par un libérateur aussi grand que celui du Sud.

San Martin, qui ne dormait plus, songeant aux grandes montagnes qu'il devait traverser, avait à résoudre d'autres problèmes plus ardues encore que celui du passage en lui-même. Déterminer la ligne et les points stratégiques de l'invasion; calculer les marches divergentes et convergentes, et la concentration de ses colonnes sur le point faible de l'ennemi; dissimuler le point d'attaque; apparaître soudain à l'ouest des montagnes; réduire à néant, en un seul jour, le pouvoir espagnol dans l'extrême sud de l'Amérique, pour pouvoir donner avec ses canons le signal de la guerre offensive de la Révolution argentine: telle était la tâche énorme que le général de l'armée des Andes avait à accomplir. Ainsi les diverses routes qu'il signalait sur ses cartes et les itinéraires qu'il indiquait dans ses instructions étaient comme les ais de son cercle d'opérations préliminaires dont le centre était au campement de Mendoza.

Ce n'était plus à présent la montagne qui le privait de son sommeil; mais bien la plaine qu'il devait gagner à l'occident, pour combattre et triompher. Lui-même le disait quelques jours avant de commencer sa mémorable campagne:

« Toutes les mesures sont prises pour échapper à l'ennemi le point d'attaque. Nous y réussissons et si nous parvenons à poser le pied sur la plaine, l'affaire est sûre! Enfin, rien ne sera négligé pour que nous nous lions de ce pas difficile avec honneur; et si nous échouons, que le diable emporte tout! »

\*\*\*

Le passage des Andes est, en tant que combinaison stratégique, un composé de hardiesse, d'observation et de calcul, dont l'ensemble épouvante, et, à la fois, impose le respect par le concret de sa conception et l'exacuité de son exécution.

Comme toutes les opérations classiques du même genre, il a son point d'origine dans une idée toute simple, à l'objectif précis, qui cherche un résultat positif et direct. Mais il offre aussi une partie fantaisiste dans laquelle l'ingéniosité se met au service du génie et concourt comme élément secret, à un but utile. Son succès réside dans la configuration du terrain montagneux, théâtre des opérations, dans lequel tous les mouvements condensés coulent comme dans un moule, et prennent leur forme typique.

Le général de San-Martin, en formulant à grands traits son plan définitif de campagne offensive (15 juin 1816) avait établi que le Chili devait être envahi par les passages de Uspallata et de Los Patos, afin de couper au centre les forces ennemies divisées, charger sur leur gros, et s'emparer immédiatement de la capitale, pour terminer ainsi la campagne d'un coup. C'était là son idée fondamentale, son idée-mère. Lui-même avait dit que le problème de fait à résoudre consistait à gagner la plaine opposée, avec son armée bien dans sa main, à surprendre l'ennemi divisé et à battre sa principale force, ce qui revenait à lui lier les bras. Voilà son premier objectif. Pour l'atteindre, il devait cacher son véritable point d'attaque, et le simuler partout, diriger ses marches, et effectuer sa concentration par des chemins convergents qui le conduiraient simultanément, en face et sur les derrières de ses ennemis, ce qui lui permettrait de les envelopper ou de les prendre entre deux feux. Tel était le but exact à atteindre, — impossible à première vue, — et qui lui fut suggéré par la configuration du terrain, d'après laquelle il dressa son plan.

Dans la description de la Cordillère, nous avons fait remarquer que la vallée centrale du Chili est entrecoupée par les massifs qui unissent les deux chaînes de montagnes qui la limitent, ou retréci par certains contreforts qui pénètrent comme des éperons à l'intérieur du pays. Le massif principal est celui de Aconcagua, entre les 32° et 33° degrés de latitude, dominé par le géant des Andes argentine-chiliennes qui, couvert de neiges éternelles, s'élève à 6.800 mètres au-dessus du niveau de la mer, et divise les eaux des fleuves San-Juan et Mendoza par son versant oriental. Ce massif se prolonge vers l'ouest jusqu'à s'unir à la Cordillère maritime, ou lui se détache une sorte de contrefort qui court dans la même direction, sans arriver toutefois jusqu'à la mer, et s'insère entre les fleuves Putaendo et Aconcagua qui correspondent, sur le versant occidental, au San-Juan et au Mendoza. A ce système, appartient la

chaîne contiguë de Uspallata au sud, dont le plus haut sommet atteint 3.900 mètres d'altitude, et qui donne naissance, à son tour, à un cordon transversal de la Cordillère à la mer, parallèle au massif de Aconcagua, sur cette partie et à la sorte de contrefort dont nous avons parlé. Ce cordon transversal, c'est la chaîne de Chacabuco. Au dedans du massif d'Aconcagua et du cordon de Chacabuco, avec leur contrefort intermédiaire, sont circonscrites diverses vallées, parmi lesquelles, celles qui, sous le nom de Putaendo et d'Aconcagua, s'ouvrent au pied occidental de la grande Cordillère, sont celles qu'il importe de connaître pour suivre la combinaison stratégique du passage des Andes par San Martin.

Les vallées de Putaendo et d'Aconcagua, qui tirent leur nom des fleuves qui les parcourent longitudinalement, sont contiguës et séparées seulement, comme par un mur mitoyen, par le contrefort intermédiaire à l'extrémité duquel se rejoignent leurs fleuves; à partir de ce confluent, elles ne forment plus qu'une seule vallée, arrosée par le fleuve Aconcagua qui se jette dans le Pacifique. Sur la rive sud de l'Aconcagua est bâtie la ville de San Felipe, chef-lieu du département. Le chemin d'Uspallata qui est le plus court — c'est à cet endroit que la Cordillère présente sa moindre épaisseur — conduit directement à la vallée d'Aconcagua dont la première ville, au pied de la montagne, est Santa Rosa des Andes. Le chemin de Los Patos, au nord d'Uspallata, qui est le plus long — c'est là que le massif d'Aconcagua présente sa plus grande épaisseur — conduit à la vallée de Putaendo dans laquelle on pénètre, en suivant le cours du fleuve, par une gorge étroite appelée las Achupallas. Par cette explication orographique, on comprendra facilement que la division qui passait par Uspallata serait la première à se trouver en face de l'ennemi et que le gros de l'armée, en suivant le chemin de Los Patos et en descendant ensuite un quart de cercle, viendrait tomber sur l'arrière-garde ennemie.

Dans cette situation, si les royalistes, alternativement ou simultanément ainsi attaqués, essayaient de faire face soit à l'ouest, soit au nord, la colonne d'Uspallata les chargerait dans le premier cas; dans le second, ils se trouveraient pris entre deux feux. De toute façon, aucune autre retraite ne s'offrirait à eux que la montagne de Chacabuco au sud, et alors l'armée envahissante opérerait librement sa concentration dans une vallée de la plaine occidentale qui était pour elle une véritable forteresse.

Chacabuco était donc la clé stratégique, et l'occupier d'avance ou y décider de la campagne par une grande bataille, c'était le but de tous les mouvements de San Martin. En raison de ces dispositions mathématiques, tracées par la main même de la Nature sur le théâtre des opérations, et de ce plan si habilement combiné, le général put prédire — avec plus de certitude encore que Bonaparte avant de franchir le mont Saint-Bernard — le jour et l'endroit où la victoire couronnerait son entreprise hardie, et donner en toute confiance le signal de l'attaque simultanée qui se produisit sur un front de plus de 2.100 kilomètres, depuis Copiapo jusqu'au Maule.

L'expédition du nord, sous le commandement supérieur du chef de bataillon Cabot, quitta San Juan le 12 janvier 1817, presque le même jour que le détachement de La Rioja — sous les ordres du commandant Don Francisco Zelada et de son second, le capitaine Nicolas Davila — composé d'un piquet d'infanterie de l'Armée du Nord et de 200 miliciens, ayant pour uniforme des casquettes noires et rouges. Ils avaient ordre de marcher directement sur la ville de La Serena, de soulever la province de Coquimbo et de s'en emparer au nom de l'Etat du Chili, la légion d'émigrés chiliens qui les accompagnaient devant arborer son drapeau tricolore national. Cabot traversa en quatorze journées la Cordillère de Coquimbo, et au jour fixé pour l'invasion générale (8 février) il foula le territoire chilien, surprenant deux petits postes ennemis et détachant une avant-garde de cent hommes commandés par le capitaine Patricio Ceballos qui était le *capitane* de l'expédition. Le 9, il s'avança jusqu'à Valdivia, sur le Rapel; le 10, il campait dans la vallée

de Sotolqui: toute la province s'était soulevée à l'annonce de son arrivée. Le même jour, le capitaine Ceballos battait, dans la plaine de Salada, à trois lieues de Barraza, la garnison de La Serena qui, à l'effectif de cent hommes, se repliait vers le sud, laissant quarante morts et quarante prisonniers, ayant perdu deux pièces volantes, drapeaux, armes, munitions... Le 12 février, Cabot était maître de la province de Coquimbo. Le même jour, l'avant-garde de l'expédition de La Rioja, commandée par le capitaine Davila et qui avait suivi l'antique chemin du conquistador Almagro, occupait la ville de Copiapo. Ainsi tout le nord du Chili avait été reconquis en un seul jour.

Dans la même journée, 12 février, Freyre prenait la ville de Talca, à l'extrémité opposée de la ligne, à 1.870 kilomètres de Copiapo, et se rendait maître d'une grande partie du sud, coupant ainsi les communications entre Santiago

et plusieurs points à la fois, et à diviser, à éparpiller ses forces.

\*\*\*

« Le passage des Andes » par San Martin, — considéré tant comme la plus grande opération de la guerre offensive qu'au point de vue de l'influence qu'il exerça sur le succès final de la lutte pour l'émancipation du Nouveau Monde méridional, — la postérité américaine est unanime à en reconnaître la transcendance, et son meilleur commentaire tient encore en ses résultats.

Aussi ferons-nous mention seulement des jugements qu'adversaires ou étrangers ont rendus sur ce sujet considéré militairement et scientifiquement dans ses rapports avec l'art de la guerre et l'histoire générale.

Un des plus illustres historiens universels de l'époque actuelle, (Gervinus), qui, nous l'avons déjà dit, a méconnu le ca-

ctère qui confondit ses ennemis. Son armée supporta de la plus admirable façon ce passage extrêmement difficile et périlleux de la Grande Cordillère »

Un écrivain militaire espagnol, et parlant adversaire national de San Martin — qu'il appelle: « le terrible champion de l'Indépendance américaine », — a dit, jugeant le passage des Andes: « C'est l'un des faits les plus glorieux qu'ait vus le monde », et il le range parmi les opérations dans lesquelles le théâtre de la guerre est, à la fois, « montagne et désert ». Napoléon écrit dans son *Mémoire de Sainte-Hélène* que les nations ont trois sortes de frontières protectrices: les mers et les fleuves, les montagnes et les déserts, et que ceux-ci constituent les plus difficiles à franchir. Le passage des Andes présentait réunies les deux dernières difficultés qui, « par le seul fait d'être surmontées, élevaient à leur vainqueur un monument de gloire immortelle ».

Encore que l'auteur du traité militaire dont nous extrayons cette citation ne se montre pas grand connaisseur de la topographie du pays ni de l'histoire circonstanciée de l'expédition, on remarque qu'il a compris, cette histoire, dans ses grandes lignes. Voici un paragraphe par lequel il la synthétise, et qui démontre, en même temps que l'admiration du soldat, la pitié de l'homme: « Le caractère énergique, la constance du général et le bon exemple qu'il donnait, endurant, sans murmure, sa part — une large part — de fatigue et de souffrance, son habileté à relever toujours le moral du soldat, contribuèrent puissamment au succès de cette vaste entreprise; et, enfin, après vingt-deux journées de marche, l'armée républicaine, comme tombée du ciel, parut de l'autre côté de la montagne, au milieu des deux corps espagnols. La victoire ne pouvait être douteuse. » Il compare ensuite le passage des Andes au passage des Alpes par Macdonald, aux Grisons, en 1800, et la place avant ce dernier au point de vue de la difficulté vaincue. La signification de ce jugement d'un adversaire est encore accentuée par ce fait que le livre d'où il est tiré est consacré à l'art militaire théoriquement considéré, qu'il a pour but de présenter quelques leçons à l'armée espagnole, et qu'il est dédié à l'un des premiers généraux de l'Espagne moderne, Argentin de naissance, mais serviteur fidèle de la cause de sa patrie d'adoption.

Les historiens espagnols de la Révolution américaine, qui l'ont considérée au point de vue de leurs passions et de leurs intérêts nationaux, ne peuvent point ne pas reconnaître cependant le mérite du passage des Andes et le génie du général qui le conçut et le dirigea. Torrenle, le plus partial de tous, dit: « San Martin n'ignorait rien de ce qui se passait chez les royalistes. Sa popularité allait croissant parmi les mécontents de Chili. Le découragement de l'ennemi qu'il allait combattre, ajoutait encore à sa hardiesse. Le plan qu'il avait choisi, était le plus propre à lui assurer la victoire, et de l'avoir exécutée avec tant de rapidité et de bonheur lui valut une place distinguée dans le Temple de la Renommée révolutionnaire. » Le général Camba, qui joua un certain rôle dans la guerre hispano-américaine sous le drapeau espagnol, au Pérou, et qui l'on doit tenir pour un juge compétent, rend à San Martin un hommage loyal, sans réserves et en des termes aussi précis qu'impartiaux: « La perte du royaume de Chili — dit-il — fut un événement d'immense importance, fatal pour les armées espagnoles. On savait que depuis longtemps le général San Martin, dans ce but, organisait une armée à Mendoza, sur le flanc occidental de la Cordillère. »

Les forces royalistes étaient alors de 7.000 hommes. Mais l'astucieux ennemi sut si bien distraire l'attention du général Marco del Pont, qu'il l'induisit en la lourde faute de prétendre couvrir à la fois toute une ligne de plusieurs lieues d'étendue, de sorte qu'il se présentait faible sur tous les points. Une fois acquis ce résultat tant désiré, San Martin se mit en marche avec 4.200 hommes de l'armée régulière et 1.200 miliciens. L'impartialité exige qu'on l'avoue: la prompt organisation de son armée à Mendoza; le passage des Andes, rapide, étant donné les difficultés qui hérissent le chemin, et l'invasion du Chili, témoi-

gnent des hautes qualités militaires de San Martin. »

Les écrivains militaires allemands de l'Ecole de Frédéric, à une époque (1852) où ils cherchaient dans l'histoire des exemples à offrir à leur armée, considèrent le passage des Andes comme digne d'être étudié à titre de modèle, et en tirent des enseignements nouveaux pour la guerre. « Le peu d'attention — disaient-ils — qu'on a généralement apportée à l'étude de la guerre dans l'Amérique du Sud rend encore plus intéressante à suivre la marche que le général San Martin effectua à travers la Cordillère des Andes, autant à cause de la nature du terrain dans lequel elle eut lieu, que pour les circonstances particulières qui s'y rattachent. Dans cette marche comme dans celle de Souwaroff à travers les Alpes et celle de Pérofsky à travers les déserts Touriens, il faut voir une nouvelle preuve de cette vérité: une armée peut affronter toutes sortes de difficultés pourvu que dans ses rangs règne la véritable et solide discipline. Il n'est point possible de contribuer à faire réussir une vaste entreprise sans un grand amour du service et une confiance aveugle dans le chef, directeur des opérations. Le passage des Andes par San Martin a eu pour principal résultat de nous apprendre que les montagnes, si élevées soient-elles, ne doivent pas être considérées comme des forêts inexpugnables, mais comme des obstacles stratégiques » (1).

Le passage des Andes par San Martin est classé par l'histoire et la science au rang des quatre plus célèbres passages de montagnes dont se souvienne le monde. Il vient en troisième lieu dans l'ordre chronologique. Il fut une rénovation de l'entreprise d'Annibal, avec les mêmes projets continents, aux travers des montagnes de trois nations, parcourant, en outre, des mers comme Alexandre, et surmontant de plus grandes difficultés en son long trajet. Ce fut, avec plus de méthode et plus de sûreté, une réédition du fameux passage du Saint-Bernard par Bonaparte. Sans prétendre comparer le génie inspiré et encyclopédique du premier capitaine du siècle, au génie concret du premier capitaine américain, on peut dire du génie de San Martin: ayant de l'aune toute la prévision, la sûreté de jugement et — aussi — le complet succès, il ne commit jamais aucune des fautes techniques, stratégiques ou tactiques du grand maître, ni dans les moyens de conduite de son armée, ni durant le passage de la montagne, ni dans la répartition ou concentration de ses troupes: fautes insignifiantes d'ailleurs dans les plans de Napoléon, et qu'il savait réparer sur le champ même de l'action. Et si l'on compare les moyens dont l'un et l'autre disposaient, il est juste de dire que celui qui, avec moins d'hommes sut vaincre dans la région andine et prédire avec certitude le jour et l'endroit de la victoire, surmonta de bien plus grandes difficultés, et il est de cela des preuves irrécusables de plus de valeur historique que l'anecdote douteuse dont la tradition complaisante a fait une fausse feuille de laurier à la couronne de Napoléon, laquelle anecdote jure si on la rapproche des péripéties de la campagne alpine: péripéties nullement prévues, démontre l'histoire.

Si le passage des Andes peut se comparer, comme victoire humaine, aux traversées de montagnes effectuées par Annibal et par Napoléon — mais l'un par la vengeance et la cupidité, et l'autre par la gloire — on verra que l'entreprise de San Martin, militairement grande en soi-même si on ne la tient pas pour un modèle classique, est plus grande dans l'ordre des destinées humaines, car elle avait pour objet et pour mobile l'indépendance et la liberté d'un monde républicain dont la victoire a été déjà plus féconde — elle le sera davantage encore, le temps aidant — que les stériles journées de La Trébie et de Marengo. Aussi la seule traversée de montagne comparable, sous cet aspect, à celle des Andes méridionales par San Martin — encore en est-elle une conséquence, — c'est celle des Andes équatoriales par Bolivar, en 1819, qui eut pour résultat la victoire de Boyaca (1819), complétant celle de Maipou (1818), et la reconquête de la Nouvelle-Grenade, complément de celle du Chili (1817). Egalement fécondes et décisives toutes deux, et mémorables en tant qu'opérations de guerre, la traversée effectuée par le libérateur Colombien à ses longues projections de génie sans les admirables prévisions et la régularité correcte de la combinaison stratégique du général argentin; et toutes deux représentent une victoire humaine. Mais c'est à San Martin surtout que revient la gloire d'avoir donné, par sa traversée des Andes, le premier signal de la guerre offensive dans la lutte pour l'émancipation sud-américaine, donnant du même coup aux Deux-Mondes la leçon d'histoire militaire la plus complète en son genre (1).

BARTOLOMÉ MITRE.

## Carlos de Alvear

Le général Carlos de Alvear est né en 1789 au « territoire » de Misiones, dans la République Argentine, au moment où son père, le général de la marine espagnole, M. Diego de Alvear y Ponce de Leon, accomplissait la mission de déterminer les limites du vice-royaume du Rio-de-la-Plata. En 1804, de retour en Espagne, il fut fait prisonnier avec son père dans une bataille navale engagée contre une escadre anglaise au cap de Santa Maria, fait qui précéda la guerre dont le célèbre combat de Trafalgar fut le dénouement.

Il entra au Collège des Nobles de Madrid comme enseigne de carabiniers royaux, et pendant l'invasion française il prit part aux batailles de Talavera et de Ciudad Real. En 1813, il fut nommé député à la première Assemblée constituante, dont il fut le premier président. Cette assemblée était la première pour laquelle le peuple sud-américain élisait ses représentants. Il projeta les lois suivantes, qui furent sanctionnées: abolition de l'esclavage, abolition des titres de noblesse, abolition de l'inquisition, abolition des majorsats. Il créa, en outre, l'écusson national argentin et fit déclarer libres tous ceux qui foulaient le territoire argentin. Il renonça aux fonctions

(1) Mitre, *Histoire de San Martin et de l'émancipation Sud-Américaine*.



L'AVENUE DE MAI

et la Concepcion, et Lemos occupait le Portillo. Le 14 janvier 1817, Freyre était parti de Mendoza avec les détachements déjà mentionnés. Dans les premiers jours de février, il avait pris position en face de San Fernando, où s'enrôlèrent sous ses ordres cent hommes venus des guerilles chiliennes; et, réuni à ses troupes les soldats de Neyra et les paysans commandés par l'actif agent secret de San Martin, Don Juan Pablo Ramirez, il se trouva à la tête d'une forte division, régulièrement armée. Les instructions qu'il avait reçues — tout comme celles qu'on avait données à Lemos — lui enjoignaient de faire croire à l'ennemi que sa division était l'avant-garde de l'armée; à cet effet, il y avait dans la division des uniformes de tous les corps — et de fonder l'insurrection dans la contrée, mais sans engager de combat douteux et en se retirant prudemment, une fois sa mission remplie, s'il ne pouvait soutenir le combat avec avantage. L'ennemi alla à sa rencontre avec un détachement de dragons qui fut complètement battu, le 9 février, dans la vallée de Campico, laissant vingt morts et vingt-cinq prisonniers. Tout de suite, Freyre avança jusqu'à Curico dont il obligea la garnison à se retirer au sud du Maule. Talca fut immédiatement évacuée par l'ennemi et, le 11 février, Freyre, maître de cette ville, dominait la ligne nord du Maule, menaçait Santiago et se trouvait à la tête du pays soulevé. Il annonça à San Martin qu'il pourrait bientôt disposer d'une armée de 2.000 hommes.

Ainsi, en un même jour, les deux extrémités du Chili, au nord et au sud, étaient reconquises et insurgées, et deux nouvelles divisions concouraient à l'exécution du plan d'invasion générale, sans que l'ennemi ait pu seulement soupçonner à l'avance le véritable point d'attaque, ce point où l'on allait bientôt le blesser à mort.

C'était là la partie fantaisiste du plan du passage des Andes, fantaisiste encore qu'elle eût un but utile, dont ce n'était pas la chose la moins importante que d'obliger l'ennemi à porter son atten-

tion sur plusieurs points à la fois, et à diviser, à éparpiller ses forces.



PLACE DE MAYO (ANCIENNE PLACE DE LA VICTOIRE, OU FUT POUSSE LE CRI D'EMANCIPATION LE 25 MAI 1810)

de président de l'Assemblée pour prendre le commandement de l'armée, à la tête de laquelle il marcha sur Montevideo, dernier et puissant foyer espagnol du Rio-de-la-Plata, gouverné par le vice-roi, le général en chef Vigodet. En juin 1814, il s'empara de la ville de Montevideo, où il fit prisonniers 5,340 soldats, 468 officiers, 2 généraux, et prenait à la fois 213 canons, 11,000 fusils, 99 navires de guerre et de la marine marchande et 27 drapeaux. Après cette victoire, il retourna dans sa patrie, où l'Assemblée générale le déclara brigadier général et digne d'être honoré par son héroïsme.

En 1815, il fut nommé directeur suprême de l'Etat, et il organisa alors une armée pour aller à la libération du Chili et du Pérou. Pendant cette organisation, la révolution le déposa et il fut exilé. Le général San Martín partit à la tête de l'armée du Pacifique.

A ce moment-là il était âgé de vingt-six ans; son exil dura jusqu'en 1825, époque à laquelle il fut nommé « Envoyé extraordinaire » près du libérateur Bolívar, en Colombie. Pendant son absence, il fut de nouveau élu député et retourna à Buenos-Aires en 1826. Il fut nommé ministre de la guerre, réorganisa l'armée, et, s'alliant avec une armée levée dans la province de l'Uruguay, il entreprit, comme général en chef, la campagne contre l'empire du Brésil, campagne qui se termina, le 20 février 1827, par la victoire des armées alliées à la bataille d'Itaúnga. En rentrant à Buenos-Aires, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Washington, où il mourut.

## L'Ouvrier Européen dans l'Argentine

COMMODITÉS DE TRANSPORT  
L'INDIVIDUALITÉ DE L'IMMIGRANT  
LE MOUVEMENT DES IDÉES

Rapport et projet présentés à l'Institut International d'Agriculture de Rome par le

D<sup>r</sup> ROQUE SAENZ PENA  
Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire  
près S. M. le Roi d'Italie  
Membre de la Cour permanente d'arbitrage  
de La Haye

Monsieur le Président,  
En ma qualité de délégué de la République Argentine, j'ai l'honneur de m'adresser à S. Exc. Monsieur le Président de l'Institut international d'agriculture, pour la prier de vouloir bien soumettre à l'examen du comité permanent le projet ci-joint qui m'a été suggéré par un sentiment protecteur à l'égard des travailleurs, et par des raisons d'intérêt économique pour les Etats où prospère l'industrie agricole.

Dans ma façon de considérer cet Institut, j'entends que sa haute destinée doit s'appuyer sur l'expérience, et en induire le phénomène économique futur et prochain. Son fonctionnement doit donc être essentiellement inductif, parce que, s'il devait se renfermer dans les faits accomplis, son avantage deviendrait discutable, et le profit que l'industrie agricole en retirerait serait douteux, du moment que toutes les méthodes d'exploitation de la terre sont connues des cultivateurs. Dans ce sens, j'estime que la mission de l'Institut doit se composer non seulement d'observation, mais encore et surtout d'avertissement, avec les approximations et les probabilités auxquelles on peut aspirer, parce que, comme il s'agit de l'avenir, il est impossible d'établir des formules irrévocables et définitives. Je considère cette création heureuse, comme un immense sémaphore appelé à condenser et à répandre des harmonies; cet indicateur universel doit avoir son code de signaux, et ceux-ci doivent être visibles de tous les points de la terre. Dans ce but, on doit, comme le projet le propose, tourner les yeux vers la presse, cette multiplicatrice par excellence du verbe et de la lumière.

Parmi ses fonctions substantielles, il en est une qui consiste à éclairer la confusion primitive des faits, en les réduisant à leur plus nette simplicité pour découvrir les lois auxquelles ils obéissent. Mais l'effort ne serait que fragmentaire si l'on devait se limiter à recevoir des statistiques ou à améliorer les fruits qui naissent dans l'héritage. S'il s'agit de la production universelle, nous ne pouvons négliger l'homme, son noble génie, car ce serait nous désintéresser de sa causalité et de son but. Nous devons, au contraire, contempler et protéger ce moteur rationnel de la richesse en lui évitant la fausse route dans laquelle il pourrait s'engager, par manque de calcul pour développer ses énergies, ou par défaut de connaissances pour fixer son orientation.

Parmi les phénomènes relatifs à l'économie rurale, il n'en existe aucun qui soit plus perturbateur que celui qui provient de l'excédent ou de l'insuffisance de bras pour la récolte des produits. Le premier détermine l'abaissement des salaires; le deuxième diminue les moissons, en laissant sur pied la plante mère chargée de ses fruits, qui représentent le travail et le capital gaspillés.

Le désaccord pèse, en définitive, sur la richesse nationale, soit en retranchant les vendanges et les safras, soit en amenant la gêne chez l'ouvrier par l'excès de l'immigration flottante qui, comme tout excédent, devient inutile ou perd de sa valeur. Je fais allusion ici à l'immigration voyageuse, qui se précipite à tâtons sur chaque récolte et peut devenir abusive en portant préjudice, dans ce cas, à celle qui est établie, tout en se nuisant à elle-même par l'abaissement commun de la rétribution.

Je suis loin de méconnaître les bienfaits de cette poussée périodique, quand elle est bien calculée, de même que les causes qui la produisent. Ce phénomène nous indique que l'on a ensemencé plus de terre ou que l'on a fait germer plus de grains que les habitants n'en peuvent moissonner. C'est une preuve de généreuse fécondité ou d'énergie extraordinaire chez la population restreinte qui a défriché la terre et qui a fait appel aux bras étrangers pour cueillir son propre fruit. Le sol neuf de l'Amérique, exempté de toute préparation artificielle, a réussi à mettre à bon marché le coût de la production, en facilitant la culture d'im-

menses contrées arrachées au désert par la loi et par la force de la civilisation. Il est un composé d'économie et de fertilité, d'étendue et de rapport, et c'est de là que naît cette surprise qui s'empare du laboureur, quand il se rend compte de la multiplication de sa semence et de la surproduction de son effort initial. C'est l'agréable conflit de l'abondance ou l'heureux embarras de la richesse, ce qui provoque l'appel de nouvelles forces que l'on dirait prédestinées à recueillir les fruits mûrs, sans avoir créé la plante qui leur a donné leur jus. La coparticipation favorise le pays d'origine de cet émigrant éventuel, car, en définitive, il réalise un capital et apporte des épargnes, et c'est dans l'intérêt commun des deux pays que nous devons régler leurs mouvements, en dirigeant leurs courants d'une façon prévoyante.

L'émigrant qui quitte son pays natal avec un billet de retour est le visiteur opportun qui profite du moment propice, lorsqu'il coïncide avec le besoin qui l'a appelé, et il est une force perturbatrice ou un agent de subversion quand il s'agit de forcer les lois inaliénables de l'offre.

Mais comment éviterions-nous les effets de l'excès ou du déficit, du moment qu'ils sont également pernecieux? En lui fournissant les données élémentaires de jugement et une vision exacte de la réalité; car, aujourd'hui, il ignore, jusqu'au moment même de son débarquement, les surfaces cultivées, les accidents de la semence, le nombre de bras permanents dont elles disposent et les forces éternelles dont elles auront besoin. Dans ces conditions, privé de conseils ou de lumière qui puisse le guider, le voile dérobé, mécontent, la protestation aux lèvres pour calomnier le pays dont il reçoit l'hospitalité, et cela aux dépens du roulement périodique que nous devons organiser en cours de chaque saison.

Le procédé que j'indique se fait plus nécessaire encore quand il s'agit de courants qui ne sont pas poussés dans la même direction, puisqu'ils sont répartis aujourd'hui entre différents ports. Mais, soit par suite de troubles ou de crises économiques, soit par trop-plein d'immigration, il arrive — comme il est déjà arrivé — que la barrière tombe en faisant cesser les entrées dans les Etats qui ont la plus grande capacité de réception; et si tout le volume déplacé devait peser sur un seul point, il surviendrait des complications que mon projet se propose de prévenir. Je fais toujours allusion à l'immigration voyageuse, parce que, en ce qui concerne l'immigration qui reste, avec *animus manendi*, il y a des pays, comme celui que j'ai l'honneur de représenter, qui pourraient contenir cent cinquante millions d'habitants sans conflits territoriaux.

Le projet ci-joint n'a d'autre but que de répandre le sentiment de la réalité et de donner conscience à l'émigrant du choix de chemin qu'il doit faire, en lui fournissant le moyen de s'assurer des probabilités de gain et de réussite, avant qu'il ne quitte son pays natal. Il pourra ainsi prévoir s'il sera reçu par une terre féconde et avide de ses efforts ou s'il va, par sa présence, compromettre les intérêts des autres ou même son propre avenir. S'il ne tient pas compte de cet avertissement, il sera seul responsable de son insuccès, et il ne pourra attribuer sa mésaventure à des séductions ou à des promesses que personne ne lui aura faites. L'Institut et les gouvernements qui y sont représentés auront fait ce qui est juste et nécessaire de faire pour lui éviter son infortune.

L'initiative que je propose peut bien mettre en relief la probité de mon gouvernement à l'égard de l'émigrant qui visite ses prairies ou ses villes, parce que, au fond, il a voulu effacer les mirages mensongers au profit des travailleurs.

Mais, en vérité, la République Argentine ne craint pas l'excédent de bras, puisque la culture de son territoire se développe par bonds et qu'il en est de même de toutes les autres industries de son économie; qui pourraient occuper ceux qui n'auraient pas trouvé d'emploi dans l'agriculture. Il ne s'agit donc point d'un intérêt national, mais d'un bienfait collectif pour tous les travailleurs de toutes les nations.

Mon pays a organisé ses bureaux d'immigration et de travail sous une direction intelligente et active; celle-ci prend l'immigrant aussitôt débarqué, le loge et le nourrit gratuitement et, plus tard, le conduit, toujours aux frais de l'Etat, à l'endroit où il a été appelé par ses conceptions ou réclame pour ses aptitudes spéciales. Dès qu'il a oublié les trames pénibles de son débarquement de la patrie et les incertitudes du déplacement, une nouvelle phase de sa vie commence sans qu'il puisse ressentir, en aucune circonstance, l'impression du désenchantement. Il sent l'efficacité protectrice de son gouvernement, qui la lui prodigue avec une paternelle persévérance; et quand il a débarqué sans but déterminé, le milieu argentin cordial et chaleureux lui en indique un; car nationaux et étrangers, amis ou compatriotes du nouveau venu sont autant de protecteurs qui l'entourent et l'encouragent avec une effusive solidarité. De sorte que le nouveau collaborateur de la richesse de mon pays ne reste livré à son propre effort, que lorsqu'il a acquis l'assurance que l'expansion de ses énergies sera généreusement récompensée.

L'affluence d'hommes que nous ressentons périodiquement comme le présage d'une nouvelle récolte ne nous surprend point et ne nous apporte aucun déséquilibre, parce que nous sommes préparés pour les recevoir et leur offrir une occupation. Peu importe que, comme cela est déjà arrivé, 7,500 immigrants représentant force, rations et transports, débarquent dans une même journée! La Nation les satisfait avec toute sollicitude, puisque sa largesse est rémunérée par des prospérités considérables.

Ce sont ces mêmes sentiments à l'égard de l'immigrant qui m'ont inspiré la dernière partie du projet concernant les conditions dans lesquelles se fait le transport par mer.

L'effort de chaque gouvernement deviendrait, en effet, insuffisant si, pendant les longues traversées, l'immigrant n'était pas traité avec la dignité que lui confère sa noble qualité de travailleur. On peut, pour le moment, observer que les conditions dans lesquelles il est transporté sont tout autres que commodées, puisqu'elles ne sont pas même hygiéniques.

Les Compagnies transatlantiques réservent la plus grande partie de leurs

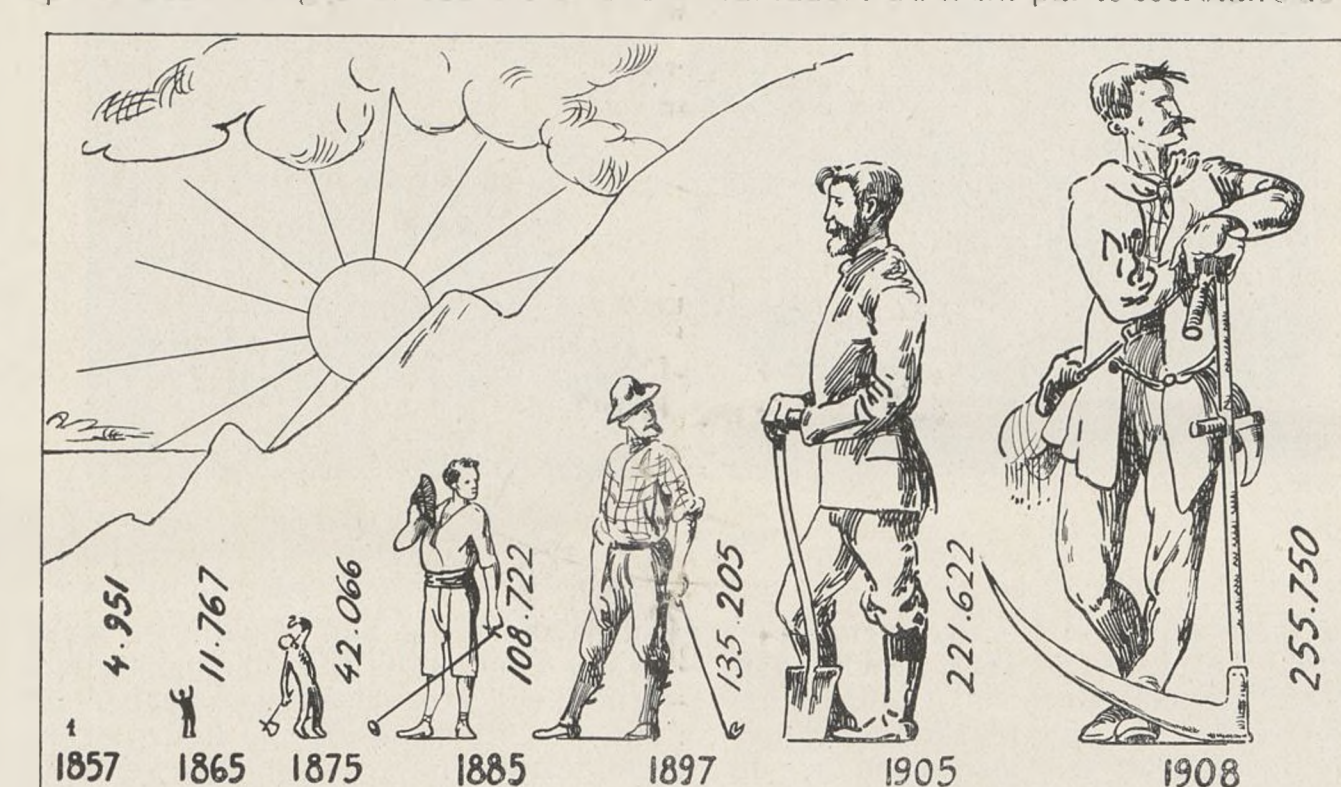
# L'IMMIGRATION

Chaque bateau qui arrive dans l'Argentine ayant à bord des immigrants, passagers de deuxième et troisième classes est, selon la loi, très soigneusement inspecté par une Commission composée du visiteur ou inspecteur d'immigration, du médecin de la santé et de l'officier de la préfecture maritime.

Cette Commission vérifie les conditions d'hygiène et de salubrité du bateau, ses commodités pour le transport, la nourriture pendant le voyage, la fourniture des médicaments; si le bateau compte un médecin et si, par rapport à son tonnage, il transporte ou non un chiffre excédent de passagers; si les dimensions du pont, de l'entrepôt et des couchettes sont celles établies par la loi; etc., etc.

La Réception  
Les immigrants sont soigneusement interrogés et classés pour connaître leurs conditions de travail et lieux de destination. Quant à ceux qui refusent les bénéfices de la loi, ils sont inscrits sur une liste spéciale et leurs papiers sont marqués avec un timbre de « simple voyageur ». De même, sont marqués d'un timbre « ancien résident », les passeports des immigrants ainsi classés.

Dès que l'inspecteur a timbré les passeports des immigrants soumis à la loi



DEVELOPPEMENT DE L'IMMIGRATION EN ARGENTINE

sur l'immigration, ces derniers sont reçus par les employés de l'hôtel des immigrants, qui les font conduire à l'hôtel en les installant dans des tramways préparés à l'avance; les bagages sont transportés à l'hôtel par des domestiques de l'asile même.

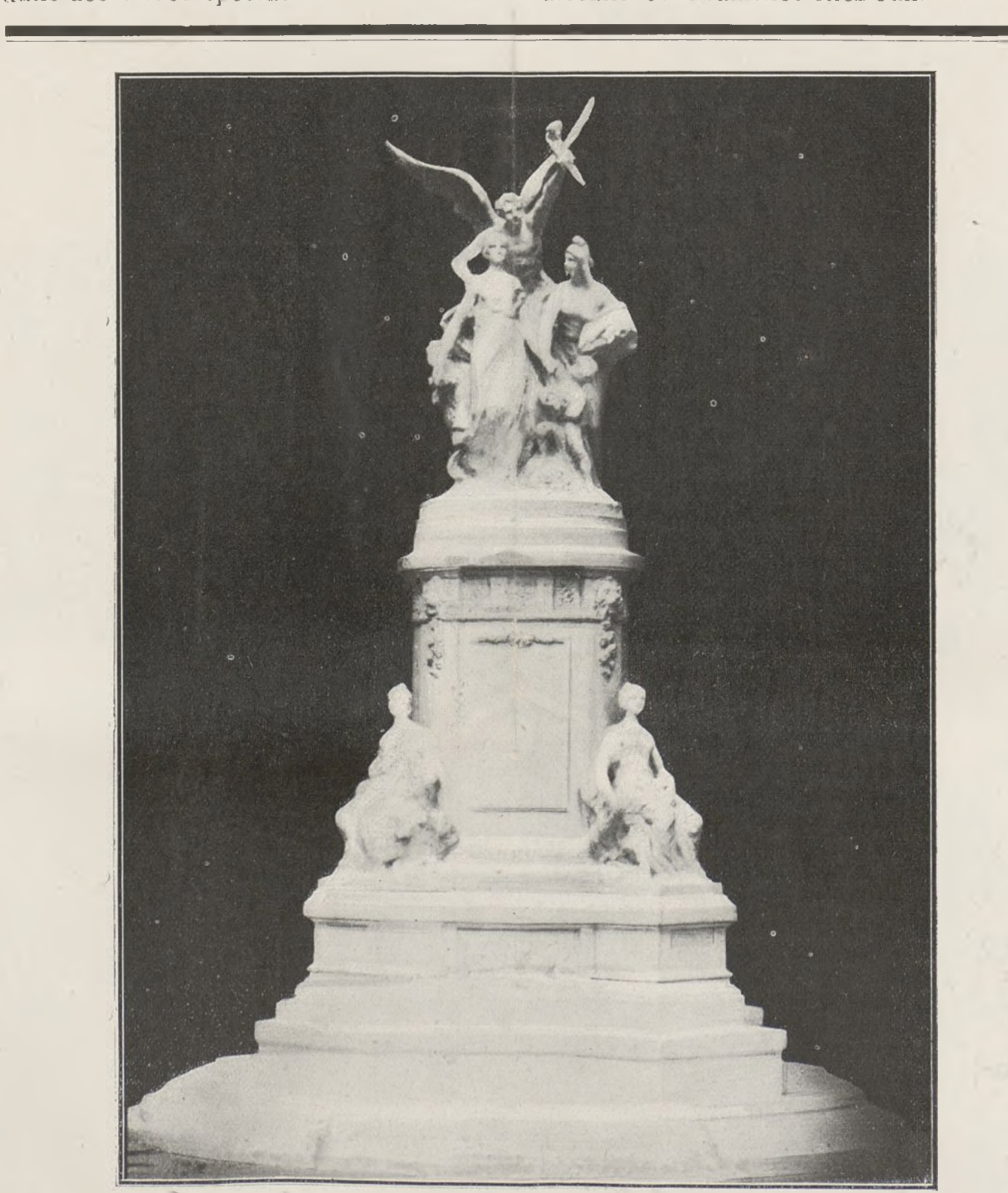
Les immigrants, une fois arrivés à l'hôtel, sont inscrits sur des registres et pourvus d'un bulletin de séjour, valable pendant cinq jours. Délai qui peut être renouvelé en cas de maladie. Les immigrants sont logés convenablement, les femmes et les enfants dans des salles séparées de celles occupées par les hommes. Les bagages sont emportés dans un bâtiment spécial par des domestiques de l'hôtel pour être déposés à la douane, dans un service spécial en faveur des immigrants.

Les immigrants sont nourris avec des vivres de première qualité, dans les proportions suivantes, qui sont celles d'une ration journalière pour chaque personne adulte : viande, 600 gr.; pain, 500 gr.; pommes de terre, carottes, choux (alternés), 150 gr.; riz, pâtes ou haricots (alternés), 100 gr.; sucre, 25 gr.; café, 10 grammes. On donne du lait aux enfants.

La nourriture, préparée dans de bonnes cuisines à vapeur, est servie par des garçons dans une grande salle à manger. Les malades sont soignés constamment dans l'infirmerie installée à l'hôtel même; les enfants sont vaccinés, ainsi que les adultes qui s'y prêtent. Il y a des médecins, des infirmiers et des infirmières et une pharmacie amplement pourvue de médicaments et des éléments de désinfection nécessaires.

Le Bureau national du Travail

Dès l'arrivée des immigrants, ils sont questionnés au sujet des lieux où ils désirent être envoyés; le bureau du Travail leur offre les places et emplois qu'il peut fournir, d'après les demandes reçues, demandes qui sont enregistrées et tenues à la disposition des immigrants, avec indication des salaires payés et autres conditions. Le tout dûment inscrit dans des livres spéciaux.



MONUMENT OFFERT A LA VILLE DE BUENOS-AIRES PAR LES FRANÇAIS RESIDANT EN ARGENTINE A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE L'INDEPENDANCE

Quand il n'y a pas de demandes de travailleurs de la profession d'un immigrant qui désire être placé, le Bureau même se charge de lui chercher du travail, soit en l'adressant aux fabriques, établissements ou ateliers, ou en l'adressant à l'intérieur du pays. Dans le cas où les immigrants demandent à être envoyés vers un point donné du territoire où manque justement le travail de la nature de leur profession, ils sont préalablement avertis de ce fait, afin d'éviter des conséquences fâcheuses pour leurs intérêts. Les immigrants sont libres d'aller où il leur plaît, aucune pression n'étant faite sur leur esprit.

Les immigrants qui ont été placés à l'intérieur du pays ou ceux qui voudront aller rejoindre leurs familles, seront conduits par des officiers expéditionnaires, chargés de faire transporter leurs bagages, soigneusement étiquetés, d'inscrire les immigrants sur les listes d'expédition, de les pourvoir des bulletins de voyage et de leur prêter bon office jusqu'à leur parfaite installation dans les trains ou dans les steamers des rivières.

Réception dans les provinces  
Les immigrants qui se rendent dans les provinces ou dans les territoires nationaux pour être placés, sont reçus au débarcadere du train par le secrétaire de la

Commission auxiliaire, logés et nourris pendant dix jours, en attendant qu'on leur fournisse un emploi ou qu'ils parlent pour leur destination définitive. Dans le cas où ils doivent continuer leur voyage par un autre chemin de fer, ils restent sous la garde de ce même employé, lequel les accompagne, comme à Buenos-Aires, depuis l'arrivée du train jusqu'au départ de celui qui doit les emporter ailleurs.

Les chiffres suivants démontrent l'accroissement extraordinaire de l'immigration dans la République Argentine. Sont entrés en 1865, 11,707 immigrants; en 1875, 42,066; en 1885, 108,722; en 1895, 135,205; en 1905, 221,622; en 1907, 209,108; en 1908, 255,750 immigrants.

Par conséquent, le nombre d'immigrants arrivés dans la République Argentine en 1908 a été très satisfaisant à tous les égards.

Il ne s'agit pas d'une immigration flottante, venue seulement pour les travaux de la récolte, mais d'une immigration qui laissera de 185,000 à 190,000 personnes établies en Argentine.

Il y a encore un autre détail favorable à l'année 1908. C'est que l'immigration en question n'est pas du même genre que celle des années antérieures, laquelle n'aurait que le contingent de ses personnes, sans d'autres moyens que ceux fournis par le gouvernement et d'autre capital que leur bonne volonté.

L'immigration de 1908 se compose, pour une bonne partie, de petits capitalistes, qui arrivent avec des moyens leur permettant de se prémunir contre les événements fâcheux et de se développer selon leurs propres aptitudes.

D'un autre côté, la proportion d'immigrants italiens a diminué; par contre, les immigrants espagnols ont augmenté considérablement.

Le ministre de l'Agriculture déclare que cette immigration a un caractère de stabilité, par ce fait que nombre d'immigrants sont allés en Argentine avec leurs familles, tandis que les immigrants de passage se présentaient tout seuls, laissant leurs familles chez eux.

paquebots à la première et à la deuxième classe pour des raisons de rendement, et elles renferment dans une enceinte réduite toute une agglomération d'hommes, de femmes et d'enfants. On conçoit à peine comment ces êtres peuvent arriver sains et saufs à destination. Il n'y a que la routine ou le besoin qui puissent leur faire supporter ce douloureux intervalle entre deux labeurs.

L'ampleur et le confort des transports augmentent et se perfectionnent avec le progrès de l'industrie navale; mais, au fur et à mesure que les palais flottants se multiplient, les proportions de l'espace réservé aux immigrants diminuent, et il se produit un confinement de l'humide travailleur. Ces progrès ne l'atteignent point et il admire ces avantages comme *res inter alios*, non plus quand il s'agit du superflu, mais bien de l'indispensable pour la santé et pour la vie.

Les Congrès internationaux, comme celui que la Suisse convoqua en 1878 et qui reprit ses séances en 81, 86 et 90, s'occupèrent du transport maritime et terrestre dans le seul but de garantir la marchandise et de fixer les règles du pavillon traversant plusieurs juridictions; mais le transport humain, le très noble engagement qui vit et qui pense, n'a jamais été le sujet de leurs délibérations, et la question est restée livrée à la réglementation des gouvernements. Soit à cause de l'époque où elle fut établie, soit par une fausse conception des aspirations et des droits de toutes les classes sociales, cette réglementation ne répond ni à l'actualité des idées, ni même à celle des sentiments.

Le métrage cubique de l'air est mesquinement calculé dans des cales sombres où dorment des centaines d'hommes; on détermine l'espace avec économie, en cédant à l'esprit de lucre plus qu'à la fonction vitale de chaque organisme.

D'éminents professeurs comme Pasquale, de la marine royale italienne; Gronau et Marocco, du service de santé militaire, fixent le minimum pour chaque personne à cinq mètres cubes avec de l'air renouvelé par des aspirateurs. Mais cette voix de la science et de l'humanité n'a pas été écoutée jusqu'au moment où j'écris cette note, et tous les règlements diminuent la capacité d'air scientifiquelement conseillée. Les prescriptions légales en vigueur admettent à peine la moitié des exigences sanitaires; ainsi, l'Angleterre fixe l'espace réservé à chaque immigrant à 2 m. c. 35 ou 3 m. c. 54, selon la place qu'occupent les passagers dans le navire; l'Allemagne va à 2 m. c. 85; la France a une échelle qui varie, d'après la hauteur du pont, de 2 m. c. 45 à 2 m. c. 47 et 2 m. c. 94; l'Italie a adopté 2 m. c. 75 et 3 m. c. D'autres nations déterminent un métrage cubique moindre; il en est qui n'en prescrivent aucun, s'en rapportant au discernement des chargeurs, discernement qui est parfois le plus laxatif de la respiration.

J'ai étudié la statistique sanitaire sur le « Bulletin officiel du Comité d'émigration » jusqu'à 1906, et j'y ai trouvé que chez les émigrants pour l'Amérique du Sud il y a une proportion de 2,608 maladies, c'est-à-dire 20 pour mille. Je considère ce chiffre comme très élevé, parce qu'on présume que l'émigrant qui dirige ses pas vers le travail est un homme bien portant et robuste. C'est ainsi qu'il quitte son pays, car s'il en était autrement, les règlements ne le lui permettraient pas; et si au cours du voyage il perd la santé et arrive invalide pour la lutte, nous devons en chercher la cause dans son sombre logement ou dans les mauvaises conditions de sa nourriture.

Si nous cherchons l'origine de cette injuste inégalité, nous la trouverons peut-être dans ce fait que, autrefois, plusieurs gouvernements voyaient l'émigration de leurs sujets d'un mauvais œil; mais cette résistance s'est modifiée, de nos jours, par la tendance expansive des rapports internationaux, par la solidarité qui y préside et par la compréhension économique et politique de l'ancien et du nouveau monde. Si donc nous sentons les causes éliminées, il est juste que nous en supprimions les effets et que nous effaçions les vestiges de cette erreur inconsistante.

Le système restrictif de l'émigration ayant été abandonné pour le régime de la liberté, cette nouvelle conception de l'émigration a dissipé les préjugés et fondé des convictions qui font regarder l'émigrant sans reproches ni condamnations. Déjà, il n'y a plus d'indifférence pour le drapeau, ni mésestime à l'égard du souverain, ni ingratitude envers le pays natal. Tous les sentiments contraires l'accompagnent, nourrissant ses rêves et ses espérances, que l'on doit voir se réaliser au profit des siens et de sa patrie; parce que, du loin de ces contrées inconnues, on fait honneur à la nation qui se prolonge et verse de par le monde ses excédents de travail et de vitalité.

Un éminent sociologue qui, de retour de l'Argentine, vient de rentrer dans sa patrie d'origine, l'Italie, a étudié dans notre corps social l'harmonieux concert d'Italiens et d'Argentins dans la lutte pour le travail favorisé par le milieu, et il est arrivé à des conclusions que j'estime réconfortantes.

Le pouvoir de la volonté n'était pas, à son avis, la caractéristique de la race latine; mais, après avoir observé celle-ci dans l'impulsion acquise dans un autre milieu, il a rectifié son opinion et justifié sa race contre le reproche de la mollesse, confessant noblement son erreur. En effet, l'émigrant qui se jette dans l'inconnu et se débêche des liens qui lui tiennent au cœur depuis son enfance réalise un effort, triomphe d'une résistance et accuse le signe visible d'une volonté puissante. Que ce trait de son caractère lui serve pour exercer ses muscles ou pour agiter sa pensée, toutes ses forces sont également nécessaires et respectables dans le concert de l'activité humaine.

Considérons donc l'émigrant non pas comme un évadé, mais comme un sujet de devoirs et d'obligations qu'il accompli vaillamment, soumis à la loi du travail. Encourageons-le, dès son départ, avec l'amour de sa patrie, car, là-bas, dans le lointain plein de promesses, sous les constellations qui lui montrent une lumière nouvelle, on le recevra à bras ouverts, pour l'amour et le génie de la race.

Qu'il ne soit pas un condamné, mais un prédestiné, niveau de forces et de populations pour l'harmonie du monde; de production et d'échange pour la nu-

trition universelle; légion qui, excitée contre les déserts, entreprend la marche virile et courageuse, quittant la ville pléthorique parce qu'elle ne veut pas l'alourdir de son poids improductif et stérile.

Tout ceci doit être pour nous l'anonyme individualité de l'émigrant, et pour la même raison qu'il affronte la dure tâche marquée par son destin, nous devons lui procurer notre concours. Saluons-le de l'un et de l'autre rivage jusqu'à son arrivée; c'est là que toute protection et que tout contrôle de son gouvernement doit cesser, parce que la commencement l'auspice d'une nouvelle souveraineté en excluant tout autre, qui serait non seulement inutile, mais qui deviendrait encore incompatible avec les règles du droit public. Estimons-le donc et aimons-le, en évitant, avant tout, que son passage d'un hémisphère à l'autre ne soit l'origine de privations ou d'irréparables mésaventures.

J'estime que ces questions doivent être étudiées et résolues par l'Institut, lequel doit, dans ce but, resserrer ses rapports avec le Comité d'Emigration qui fonctionne dans cette capitale et avec les institutions semblables qui existent dans d'autres pays, pour chercher une entente avec les grandes compagnies de navigation.

Pour ma part, j'insiste à considérer comme indispensable la construction de transports spéciaux à l'exclusion des autres classes fastueuses, qui donnent expansion au riche jusqu'au superflu et qui enserrer l'humble jusqu'à le priver de la lumière et de l'air vital.

Le mouvement actif des idées tend à un adoucissement de la condition de l'ouvrier dans tous les sens de son activité, et le gouvernement que j'ai l'honneur de représenter, observe cette aspiration avec un esprit attentif, non pas pour encourager des théories ou des tendances subversives de l'ordre social, mais pour améliorer les classes travailleuses et les rapprocher d'une heureuse harmonie et d'un bien-être mérité; ce bien-être existe déjà, heureusement, chez nous, comme vient de le constater un illustre observateur, qui a publié ses appréciations dans la presse de la capitale. Nous ne prétendons pas réaliser l'extraordinaire, mais accorder à chaque individu, et à tous les hommes, les droits et les satisfactions qu'ils ont demandés en toute justice.

J'aspire maintenant, pour ma part, à ce que l'Institut international d'agriculture soit, non seulement un protecteur des irréguliers et des plantes, mais que, s'élevant au-dessus de l'échelle zoologique et au-dessus de la terre même, il soit l'ami insouciant de l'humanité travaillante, envisageant ses destinées sous l'aspect véridique de ses besoins et de ses droits.

Le projet ci-joint répond à ces justes aspirations.

PROJET DE RESOLUTION

Art. 1. — L'Institut international d'agriculture décide la création d'un bureau spécial dénommé « Bureau des salaires et des travaux » qui sera sous la direction d'un chef de section, et fonctionnera sous la dépendance de l'Institut.

Art. 2. — Ce bureau sera en rapport avec les bureaux nationaux, par l'intermédiaire des organes de l'Institut, dans le but de centraliser le mouvement international des salaires, les alternatives qu'ils subissent dans le cours des saisons, les conditions du travail, les heures de sa durée, et les lois qui le régissent dans chaque pays.

Art. 3. — Avant chaque récolte, et, en utilisant les avis officiels sur ses résultats probables, le bureau annoncera :  
a) Le montant et les variations du salaire dans chaque pays.  
b) L'étendue de la récolte.  
c) Le nombre de travailleurs permanents sur lesquels compte la récolte prochaine.

d) L'immigration accidentelle dans les dernières récoltes.  
e) Le nombre de bras calculés nécessaires pour la prochaine moisson.

Art. 4. — Les données contenues dans les paragraphes précédents, seront publiées comme avis, au moyen de la presse, spécialement dans les pays et lieux d'émigration; et avant que le mouvement émigratoire provoqué par chaque récolte ne se produise.

Art. 5. — Le bureau se mettra en rapport avec les Comités d'émigration, ou avec les Compagnies de navigation, et tâchera d'améliorer les conditions de voyage de l'immigrant, en élargissant les compartiments actuels destinés à la troisième classe, ou, en essayant d'établir un service de transport spécial pour la dite classe, à l'exclusion de toute autre.

ROQUE SAENZ-PENA.

## L'Instruction publique

5,430 écoles élémentaires. — 502,698 élèves. — 16,221 professeurs

En Argentine, l'enseignement primaire est gratuit.

Les provinces dépourvues des ressources nécessaires à l'entretien des écoles publiques reçoivent des subsides du Gouvernement en vertu de la loi des subventions pour les écoles nationales. Dans la même catégorie de l'enseignement primaire figurent des écoles pour des personnes âgées de plus de quarante ans, lesquelles peuvent y aller le jour comme le soir pour apprendre la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire élémentaire, la géographie, etc.

L'enseignement secondaire n'est pas obligatoire; il ne l'est, du reste, dans aucun autre pays. Il est presque gratuit, puisqu'il ne comporte que le paiement de droits pour l'immatriculation et pour les examens annuels.

Dans les écoles privées, les élèves de l'enseignement primaire et secondaire suivent les programmes édictés par le ministre de l'Instruction publique à l'effet de pouvoir passer les examens dans les Ecoles nationales et entrer dans les Universités.

Le nombre des élèves des deux sexes assistant aux écoles élémentaires, publiques et privées était de 570,190 en 1907 contre 502,698 en 1906. Les élèves immatriculés dans les écoles normales en 1907 étaient de 17,214; ceux inscrits dans les collèges nationaux (lycées) se chiffraient en 1907 par 5,362 contre 5,381 en 1906.

Les écoles élémentaires, publiques et privées, étaient de 5,430 en 1907, avec 16,221 professeurs.

# LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Sa situation géographique. — Ses frontières. — Sa population et ses richesses.

## Le Territoire Argentin

La République Argentine est située à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud, entre les parallèles 22° et 55°30' de latitude sud et les méridiens 54°20' et 72°30' à l'ouest de Greenwich, ce qui fait que la plus grande partie de son territoire se trouve comprise dans la zone tempérée.

Au nord, la Bolivie, le Paraguay et le Brésil ; à l'est, le Brésil et l'Uruguay ; à l'ouest, le Chili.

La ligne terrestre est d'environ 4,800 kilomètres à l'ouest et de 1,000 au nord ; les cours d'eau fournissent une ligne limitrophe de 1,200 kilomètres à l'est. Les côtes de l'estuaire de la Plata et de l'Océan Atlantique ont une longueur de 2,600 kilomètres. Le total, par conséquent, est de 10,200 kilomètres.

Le territoire de la République Argentine affecte la forme d'un triangle allongé dont le sommet se trouve à la réunion des deux Océans, le Pacifique et l'Atlantique, et la base sur le parallèle 22° de latitude sud, en offrant cette remarquable particularité que tout son côté oriental constitue des côtes maritimes ou fluviales, en contact direct avec le commerce universel par de nombreux ports d'accès facile, parmi lesquels nous indiquons, du sud au nord : sur les côtes de l'Atlantique, ceux de *Gallegos, Santa Cruz, San Julian, Comodoro Rivadavia, Chiriquí, etc.* ; sur le fleuve *Uruguay*, ceux de *Concordia, Gualeguaychú, Concepción del Uruguay, etc.* ; et sur le fleuve *Paraná*, ceux de *Corrientes, Paraná, San Nicolás, Rosario, etc.* Tous ces ports, avec ceux de *Bahía Blanca, La Plata, Buenos-Aires et Rosario*, sont autant de débouchés pour les besoins toujours croissants du commerce argentin.

La ville de Buenos-Aires, sa capitale, dont les coordonnées géographiques sont 34°36'30" de latitude sud et 58°22'15" de longitude ouest de Greenwich, a son port situé à une moyenne de 18 jours de navigation des ports européens et nord américains de l'Atlantique.

### Climat

La République Argentine étant située entre les parallèles 22° et 55° de latitude, son territoire, à l'exception d'une petite partie qui pénètre dans la zone tropicale, reste compris dans la température.

Par suite des accidents hypsométriques de son sol, qui s'élève depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'aux sommets de la Cordillère couverts de neige perpétuelle, les conditions climatologiques sont excessivement variées dans les hautes régions, qui, en si haut degré, sont la cause de l'intensité des divers éléments météorologiques, on s'explique facilement toutes les variations de climat expérimentées entre les limites de la République, ainsi que les conditions exceptionnellement favorables qu'elles fournissent pour toutes les cultures végétales, quand elles sont exploitées dans des régions appropriées.

En vérité, dans beaucoup de régions du pays, en dehors de la zone confiante aux Cordillères, on peut sortir de la chaleur équatoriale et se trouver de suite avec les froids polaires.

Si l'on observe les lignes isothermes, il est facile de voir que dans les régions centrale et centrale nord, elles croisent la République dans sa partie plate, de l'est à l'ouest ; mais, qu'en se rapprochant de la partie montagneuse, elles font un angle parfait et suivent alors parallèlement au cordon central des Cordillères, de telle façon que, sur la limite du nord, avec la Bolivie, les isothermes ont la direction sud au nord. Sur cette même ligne de frontière, dont l'étendue est de 800 kilomètres, il se produit une diminution de 4 degrés de température depuis l'Est jusqu'à l'Ouest ; diminution qui résulte proportionnellement plus prononcée que celle existant dans le sens Nord-Sud. L'isotherme plus élevée, celle de 22° (sans réduction au niveau de la mer), passe par le nord de Misiones, traverse le Paraguay et dans le territoire de Formosa, tourne vers le nord. A l'autre extrémité, l'isotherme de 5° passe par les îles au sud de la Terre du Feu, à la latitude 56° ; il résulte ainsi une décroissance de 17 degrés de température, avec une augmentation de près de 34° de latitude, soit 0,5 degrés de température par degré de latitude.

Les températures de la région du littoral se distinguent principalement de celles de l'intérieur du pays par leur réduction dans les variations par jour et par an ; et quoique l'on expérimente des changements brusques, ceux-ci ne sont pas aussi accentués ni aussi fréquents, en général, que ceux des régions méditerranéenne et andine, par les mêmes degrés de latitude.

Dans la partie nord du littoral, les températures supérieures à 41° et inférieures à 5° sont rares ; dans la partie sud, à la latitude de Buenos-Aires, on peut signaler comme extrêmes ordinaires celles de 39° et 0°. La température de la région méditerranéenne réunit les températures extrêmes qui existent dans toute la République, exception faite de celles des sommets des Cordillères.

Dans les parties nord et centrale de celle région, la température plus élevée des températures observées a été de 48° dans la province de Catamarca ; la partie sud a offert des températures jusqu'à -18°, ce qui donne une étendue de 66° pour les observations.

La République Argentine est divisée en quatorze provinces et dix territoires. Sa superficie totale est de 2,950,120 kilomètres carrés. La population, en 1908, se chiffrait par 6,484,000 habitants, dont 4,189,180 correspondant à la capitale fédérale, Buenos-Aires.

La population de quelques pays européens, comparée à celle de la République Argentine, montre la proportion qu'on trouvera dans le graphique ci-contre, en

ce qui concerne sa densité par kilomètre carré :

On voit par ce saisisant graphique que la République Argentine peut facilement recevoir sur l'étendue de son territoire une population de 200 millions d'habitants avec une densité de seulement 67,78 par kilomètre carré, chiffre inférieur à celui des nations sus-mentionnées, à l'exception de la Suède, de la Norvège et de l'Irlande.

En prenant pour base la densité de l'Italie, elle peut facilement contenir plus de 334 millions d'habitants.

## LOIS & ADMINISTRATION

### Garanties constitutionnelles

La Constitution nationale garantit l'existence parallèle du gouvernement central et de ceux de chaque province, comme une conséquence du système républicain représentatif fédéral qui a été adopté par la nation Argentine, en établissant, de plus, que les constitutions provinciales devront être basées sur cette même forme de gouvernement, d'après les principes par elle consacrés et résumés dans son préambule, qui dit :

« Nous, les représentants du peuple de la nation argentine, réunis en congrès général constituant, par volonté et élection des provinces qui la composent et en exécution de pactes préexistants, dans le but de constituer l'Union nationale, de garantir la justice, de consolider la paix intérieure, de pourvoir à la défense commune, de favoriser le bien-être général et d'assurer les bénéfices de la liberté pour nous, pour notre postérité et pour tous les hommes de la terre, qui voudront habiter le sol argentin, en invoquant la protection de Dieu, source de toute raison et justice ; ordonnons, décrétions et établissons cette Constitution pour la nation argentine. »

On peut affirmer que, malgré que le système établi soit celui de la fédération nord américaine, les modifications substantielles qui lui ont été introduites, font du gouvernement fédéral argentin, un pouvoir plus centralisateur que celui ayant servi de modèle.

Ainsi, par exemple, le congrès national jouit de l'attribution exclusive de dicter les codes civil, pénal, commercial et de mines, sans que ces codes puissent altérer les juridictions locales, leur application appartenant aux tribunaux fédéraux ou provinciaux, selon que les faits ou personnes tombent sous l'une ou l'autre juridiction.

Le congrès dicte aussi des lois générales pour toute la nation sur la naturalisation et la nationalité, la banqueroute, la falsification de monnaie courante et des documents de l'Etat (art. 67, paragraphe 11).

Chaque province établit sa Constitution, dicte ses lois de procédure judiciaire et toutes celles nécessaires au progrès de ses institutions, tant qu'elles ne sont pas contraires aux principes consacrés par la Constitution nationale.

Tous les habitants jouissent des meilleures garanties pour leurs droits personnels et réels. Il est permis de dire que tous les principes consignés dans la

ment aux lois. Ils ne sont pas obligés d'admettre la nationalité, ni de payer des contributions forcées extraordinaires. Ils obtiennent la naturalisation après une résidence de deux ans continus dans la nation ; cependant, l'autorité peut réduire ce terme en faveur de celui qui le sollicite, fait valoir et prouve des services rendus à la République.

Les étrangers, dès qu'ils obtiennent

ou dans la marine, ou bien avoir pris part à une action de guerre en défense de la nation ; 3° Avoir établi quelque nouvelle industrie dans le pays ou y avoir introduit une invention utile ; 4° Etre entrepreneur ou constructeur de chemins de fer dans n'importe laquelle des provinces ; 5° Faire partie des colonies établies dans les provinces ou dans les territoires nationaux et y posséder quelque bien foncier ; 6° Habiter ou pen-

Dans les dix territoires nationaux directement gouvernés par le pouvoir exécutif, la nation possède 34,000 lieues carrées de terrains publics qui, suivant la loi, peuvent être destinés :

1° A l'établissement de colonies agricoles ; 2° A des entreprises d'élevage de bétail ; 3° A la vente aux enchères ; 4° A l'affermage.

La classification par territoires est la suivante :

Territoire de Formosa, 7,647,054 hectares ; Chaco, 8,575,531, Misiones, 1 million 204,504 ; Pampa, 2,515,988 ; Rio Negro, 13,721,077 ; Neuquen, 5,391,960 ; Chubut, 19,327,354 ; Santa-Cruz, 20 millions 286,906 ; Terre de Feu, 1,647,477 ; Les Andes, 5,096,600. Soit, en totalité, 85,914,451 hectares.

### La culture des céréales et son extension

La culture des céréales et du lin représente le 75 0/0 de l'étendue totale cultivée ; elle se trouve réunie dans la région comprenant les provinces de Buenos-Aires, Santa-Fé, Cordoba, Entre Rios et partie du territoire de la Pampa. Les principales causes de ce fait, sont :

1° Les conditions du climat ; 2° La proximité des ports d'embarquement.

Dans cette région, la température moyenne de l'année est de - 17° centigrades, le thermomètre descend rarement à 0° pendant les plus froides journées de l'hiver ; les neiges y sont presque entièrement inconnues. Dans de telles conditions, la vie de l'agriculteur est extraordinairement commode et bon marché, puisque les frais d'installation peuvent être très réduits et qu'il ne doit pas perdre du temps ni dépenser de l'argent à se procurer et conserver les provisions que les hivers rigoureux rendent indispensables dans d'autres pays moins favorisés.

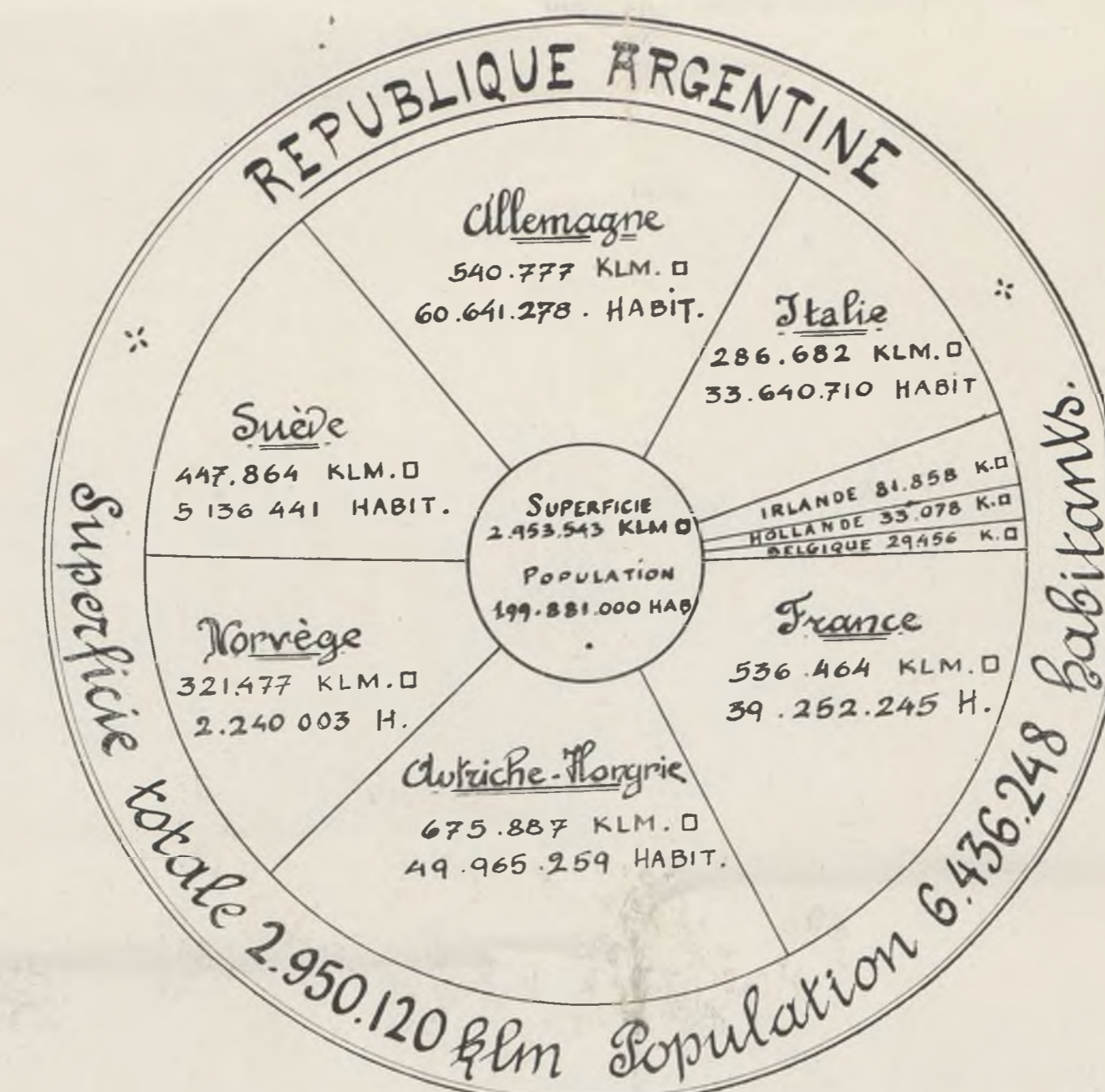
La proximité des ports d'embarquement est une autre des causes de la concentration indiquée, car la population du pays étant relativement restreinte comparée à son énorme production agricole, la plus grande partie de cette production doit être exportée ; dans ce cas, les frais du transport viennent à être un facteur important pour la fixation des prix de vente, qui dépendent des cours des marchés étrangers acheteurs de ces produits. Ces circonstances font que la culture des céréales soit maintenant réduite à une région économique qui n'est certes pas celle comprise par l'étendue géographique de ces cultures, puisqu'il est avéré que certaines terres des territoires du Rio Negro, de Neuquen et du Chubut, ainsi que des provinces andines et du Nord, offrent de très favorables conditions pour la production des céréales.

### Exportation de produits agricoles

Le mouvement de l'agriculture se condense dans les statistiques suivantes qui marquent l'évolution de l'exportation de ses principaux produits agricoles :

**Blé.** — En 1895, 1,010,269 tonnes, valeur 99,358,260 francs ; en 1900, 1 million 929,676 tonnes, valeur 243,138,265 francs ; en 1905, 2,868,281 tonnes, valeur 429 millions 415,705 francs ; en 1907, 3,820,000 tonnes, valeur 573,000,000 francs ; en 1908, 3,636,294 tonnes, valeur 644 millions 213,050 francs.

**Lin.** — En 1895, 276,443 tonnes, valeur



LA POPULATION DE L'ARGENTINE ET DES PAYS EUROPÉENS

leur carte de naturalisation, sont exemptés de service militaire pendant dix ans.

L'étranger naturalisé devient électeur immédiatement et après un temps de quatre à six ans d'exercice de la nationalité, peut être élu à n'importe quel poste public, en exceptant toutefois, ceux de président et de vice-président de la République, qui ne peuvent être remplis que par des citoyens natifs.

Une des libertés les plus garanties par la Constitution, est celle de la presse ; le Congrès, à ce propos, ne peut voter des lois pour la restreindre.

### La loi sur la naturalisation.

Sont citoyens argentins : 1° Toutes les personnes nées sur le territoire argentin, quelle que soit la nationalité de leurs parents, en exceptant seulement les enfants des représentants diplomatiques étrangers et des membres des légations établies dans le pays ; 2° Les enfants de citoyens argentins natifs, qui naissent à l'étranger et qui choisissent la nationalité de leurs parents ; 3° Toutes les personnes nées dans les légations argentines à l'étranger ou à bord des navires de guerre de la République ; 4° Toutes

les personnes nées en eaux neutres sous le drapeau argentin.

Sont citoyens argentins naturalisés : 1° Les étrangers âgés de plus de dix-huit ans qui ayant séjourné pendant deux années consécutives dans la République, établissent par devant les juges de section qu'ils veulent obtenir la nationalité *ciudadanía*.

2° Les étrangers qui, par devant les juges, prouvent avoir prêté quelques-uns des services suivants, quel que soit le temps de leur résidence :

1° Avoir rempli honnêtement des emplois de la Nation ou des provinces, dans l'intérieur ou en dehors de la République ; 2° Avoir servi dans l'armée

ou dans la marine, ou bien avoir pris part à une action de guerre en défense de la nation ; 3° Avoir établi quelque nouvelle industrie dans le pays ou y avoir introduit une invention utile ; 4° Etre entrepreneur ou constructeur de chemins de fer dans n'importe laquelle des provinces ; 5° Faire partie des colonies établies dans les provinces ou dans les territoires nationaux et y posséder quelque bien foncier ; 6° Habiter ou pen-

der dans la marine, ou bien avoir pris part à une action de guerre en défense de la nation ; 7° S'être marié avec une femme argentine dans n'importe laquelle des provinces ; et 8° y exercer le professorat dans une des branches de l'éducation et de l'industrie.

Les étrangers ayant rempli les conditions indiquées par les articles précédents, obtiendront la carte de naturalisation, qui leur sera accordée par le juge fédéral par devant lequel ils l'auront requise, sans payer aucun frais.

Les étrangers ont droit au vote dans l'ordre municipal et peuvent former partie des municipalités du district ou ville de leur résidence.

## AGRICULTURE

### Immensité des terres cultivables

Le territoire argentin, dans son état actuel et au point de vue de l'exploitation de ses richesses, peut être ainsi divisé :

104,300,000 hectares de terre labourable, 17,200,000 hectares seulement cultivés. La progression a été la suivante pendant ces trente-six dernières années :

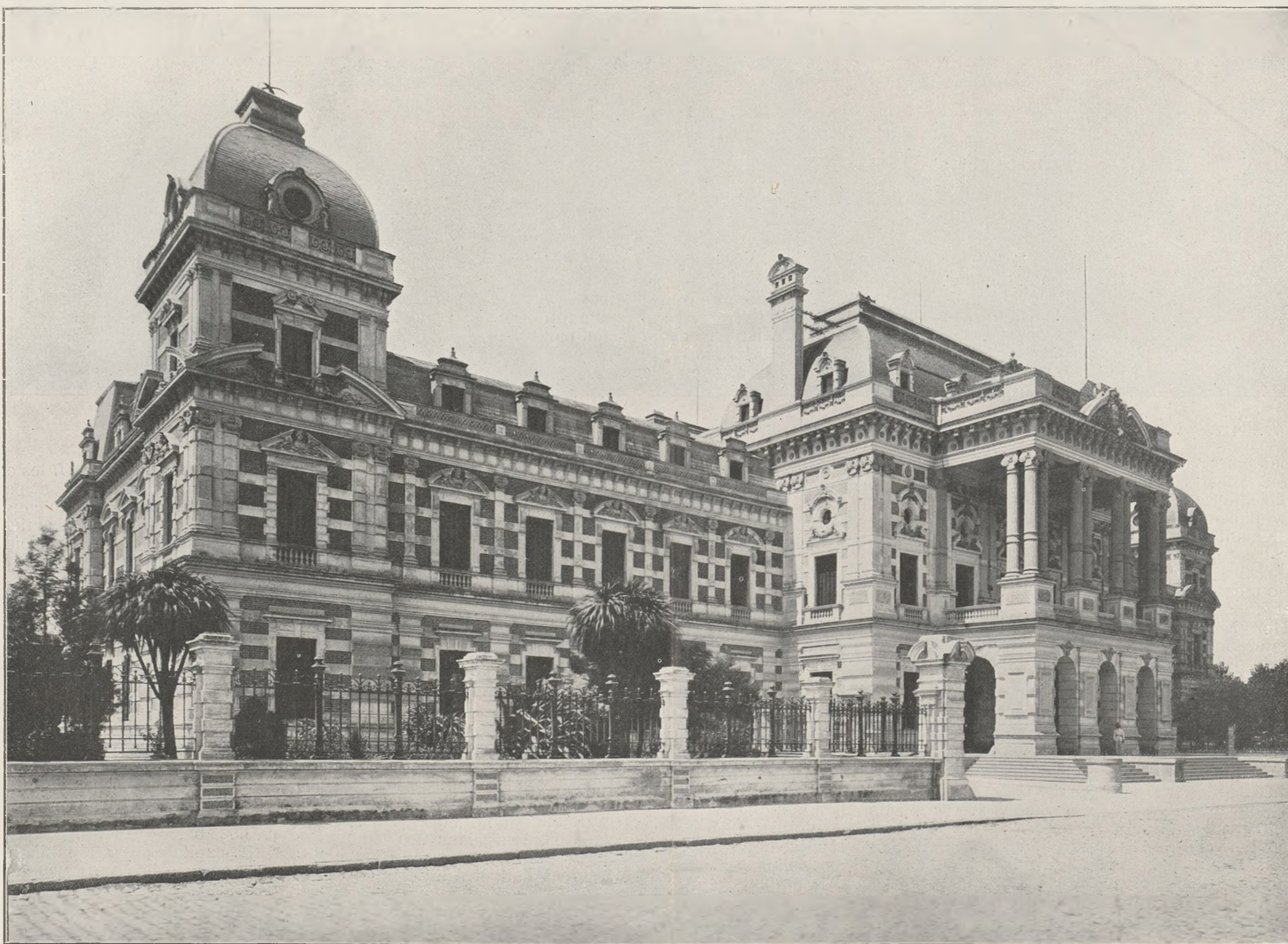
En 1872, 580,000 hectares en culture ; en 1888, 2,450,000 hectares en culture ; en 1890, 3,000,000 hectares en culture ; en 1905, 12,000,000 hectares en culture ; en 1907, 14,611,792 hectares en culture ; en 1908, 17,200,000 hectares en culture.

41,433,560 francs ; en 1900, 223,257 tonnes, valeur 53,270,055 francs ; en 1905, 654,792 tonnes, valeur 131,169,255 francs ; en 1907, 894,310 tonnes, valeur 178 millions 862,000 fr. ; en 1908, 1,055,650 tonnes, valeur 245,023,520 francs.

**Mais.** — En 1895, 772,318 tonnes, valeur 50,933,690 francs ; en 1900, 713,248 tonnes, valeur 59,068,735 francs ; en 1905, 2,222,239 tonnes, valeur 231,687,000 fr. ; en 1907, 2,427,008 tonnes, valeur 261 millions 016,000 francs ; en 1908, 1 million 714,804 tonnes, valeur 207,684,325 francs.

L'exportation totale des produits agricoles a suivi la progression suivante :

En 1894, 170,197,805 francs ; en 1899,



LE BANCO DE LA PROVINCIA DE BUENOS-AIRES

Carta Magna et dans les lois organiques de l'Angleterre, ainsi que les conquêtes que dans ce sens ont été faites par les peuples européens depuis la révolution française, se retrouvent dans la Constitution Argentine.

### La protection aux étrangers

Les étrangers sont particulièrement protégés par la Constitution, qui leur accorde (article 20) « tous les droits civils » du citoyen ; ils peuvent exercer leur industrie, commerce et profession ; avoir des propriétés, en acheter et en vendre ; naviguer sur les rivières et les côtes ; exercer leur religion en toute liberté ; lester et se marier, conformé-

ment aux lois. Ils ne sont pas obligés d'admettre la nationalité, ni de payer des contributions forcées extraordinaires. Ils obtiennent la naturalisation après une résidence de deux ans continus dans la nation ; cependant, l'autorité peut réduire ce terme en faveur de celui qui le sollicite, fait valoir et prouve des services rendus à la République.

Les étrangers âgés de plus de dix-huit ans qui ayant séjourné pendant deux années consécutives dans la République, établissent par devant les juges de section qu'ils veulent obtenir la nationalité *ciudadanía*.

2° Les étrangers qui, par devant les juges, prouvent avoir prêté quelques-uns des services suivants, quel que soit le temps de leur résidence :

1° Avoir rempli honnêtement des emplois de la Nation ou des provinces, dans l'intérieur ou en dehors de la République ; 2° Avoir servi dans l'armée

ou dans la marine, ou bien avoir pris part à une action de guerre en défense de la nation ; 7° S'être marié avec une femme argentine dans n'importe laquelle des provinces ; et 8° y exercer le professorat dans une des branches de l'éducation et de l'industrie.

Les étrangers ayant rempli les conditions indiquées par les articles précédents, obtiendront la carte de naturalisation, qui leur sera accordée par le juge fédéral par devant lequel ils l'auront requise, sans payer aucun frais.

Les étrangers ont droit au vote dans l'ordre municipal et peuvent former partie des municipalités du district ou ville de leur résidence.

En 1872, 580,000 hectares en culture ; en 1888, 2,450,000 hectares en culture ; en 1890, 3,000,000 hectares en culture ; en 1905, 12,000,000 hectares en culture ; en 1907, 14,611,792 hectares en culture ; en 1908, 17,200,000 hectares en culture.

41,433,560 francs ; en 1900, 223,257 tonnes, valeur 53,270,055 francs ; en 1905, 654,792 tonnes, valeur 131,169,255 francs ; en 1907, 894,310 tonnes, valeur 178 millions 862,000 fr. ; en 1908, 1,055,650 tonnes, valeur 245,023,520 francs.

**Mais.** — En 1895, 772,318 tonnes, valeur 50,933,690 francs ; en 1900, 713,248 tonnes, valeur 59,068,735 francs ; en 1905, 2,222,239 tonnes, valeur 231,687,000 fr. ; en 1907, 2,427,008 tonnes, valeur 261 millions 016,000 francs ; en 1908, 1 million 714,804 tonnes, valeur 207,684,325 francs.

L'exportation totale des produits agricoles a suivi la progression suivante :

En 1894, 170,197,805 francs ; en 1899,

325,629,975 francs ; en 1905, 851,176,175 francs, et en 1908, 1,208,385,820 francs.

### La dernière récolte

Le produit de la dernière récolte a été évalué à 2,420 millions de francs. La moisson de blé, de lin, de maïs et d'avoine a donné le résultat suivant :

Blé, 4,650,000 tonnes ; lin, 1,086,000 ; maïs, 6,000,000, et avoine, 850,000 tonnes.

En général, l'agriculture n'a pas été bien éprouvée par la sauterelle ; il est vrai qu'on a redoublé, d'avance, les mesures tendant à son extermination. La dernière campagne contre cet acridien a coûté quelques millions au Trésor public, mais aucun sacrifice n'a été omis pour éviter les dégâts qu'elle aurait pu causer.

La grêle a été sans conséquence. Elle est, du reste, peu fréquente et ne produit que rarement des dommages considérables, étant donnée l'immense étendue de l'aire de culture, comprise dans les provinces de Buenos-Aires, Cordoba, Santa-Fé, Entre-Rios, Pampa centrale, etc. Bref, on peut dire que le danger de grandes pertes pour la récolte n'existe plus.

En 1908, les semailles de blé, de lin et d'avoine ont occupé, à elles seules, une étendue de plus de 8,200,000 hectares, contre 7,446,000 en 1897.

### La culture par affermage

La culture du blé, du lin et du maïs se fait en trois formes, savoir :

a) Par le propriétaire et sa famille, avec ou sans l'aide de travailleurs (*peones*) ;

b) Sur terre louée, payant la location en espèces ou donnant une partie de la récolte en qualité de fermage ;

c) En union du propriétaire, le fermier locataire percevant le 50, 40 ou 30 0/0 de la récolte.

Le capital nécessaire pour qu'une famille puisse exploiter une ferme (*chacra*) de 100, 50 ou 25 hectares, en y cultivant du blé, du lin et du maïs et qui se trouve située dans des terrains voisins des ports, peut être ainsi calculé :

Fermes de 25 hectares	20 outils, 5 pour pâturage	piastres ou	piastres or	piastres or
Quantité	438	100	64	12
Terre à \$ 17,50	100	100	100	100
Maisons, clôtures, enclos, puits, etc.	100	100	100	100
Chevaux à \$ 12	100	100	100	100
Charrues à \$ 12	100	100	100	100
Hermines à \$ 12	100	100	100	100
Charrues à \$ 90	100	100	100	100
Moissonneuse	100	100	100	100
Divers	100	100	100	100
Frais de nourriture	100	100	100	100
(*) La piastre-or vaut 5 francs.				
<b>TOTAL DU CAPITAL</b>				
Quantité	1,300	1,300	1,300	1,300
Terre à \$ 17,50	1,300	1,300	1,300	1,300
Maisons, clôtures, enclos, puits, etc.	1,300	1,300	1,300	1,300
Chevaux à \$ 12	1,300	1,300	1,300	1,300
Charrues à \$ 12	1,300	1,300	1,300	1,300
Hermines à \$ 12	1,300	1,300	1,300	1,300
Charrues à \$ 90	1,300	1,300	1,300	1,300
Moissonneuse	1,300	1,300	1,300	1,300
Divers	1,300	1,300	1,300	1,300
Frais de nourriture	1,300	1,300	1,300	1,300
(*) La piastre-or vaut 5 francs.				

S'il s'agissait de terrains loués, il faudrait déduire la valeur de la terre, de la maison et des clôtures, en laissant de côté le calcul de la valeur de la location comme capital, puisque les paiements se font après la récolte. De façon que le capital serait, en tel cas, de 950 \$ pour une ferme (*chacra*) de 100 hectares, de 745 \$ pour une de 50 hectares et de 582 \$ pour une de 25 hectares. Les loyers de bonnes terres pour l'agriculture peuvent être calculés de 1 \$50 à 5 \$ l'hectare par an, selon la situation des fermes, voisinage des fleuves, chemins de fer et ports.

Quand l'agriculteur travaille comme associé du propriétaire, il en reçoit les machines et outils, les bêtes de somme et la semence et il doit faire la semence personnellement ou aidé par sa famille. La récolte vendue et ses frais déduits, le bénéfice est partagé entre le propriétaire et l'agriculteur dans les conditions préalablement fixées.]

### La famille et le travail des fermes

Un homme et sa famille peuvent cultiver n'importe lequel des trois types de fermes et obtenir, en années normales, la terre étant bien travaillée, un rendement de 1,000 kilos de blé, de 2,000 kilos de maïs ou de 900 kilos de lin, par hectare.

Le bénéfice net dépend du coût de production et du rendement de chaque récolte. Ces deux facteurs varient à l'infini s'agissant de cultures aussi extensives comme celles qui se pratiquent dans ce pays, où, à côté des exploitations agricoles, se trouvent des centaines de milliers d'hectares de terre vierge et bon marché, dans laquelle il ne suffit que de jeter la semence après un labourage superficiel pour obtenir une récolte magnifique. Dans des conditions aussi favorables et grâce à la machinerie agricole qui permet de cultiver des grandes étendues avec peu de bras, l'agriculteur a toujours des probabilités de succès. C'est justement pour cette raison que les cultures ont augmenté aussi extraordinairement dans ces dernières années, soit dans des terres vierges divisées et vendues par le propriétaire à des prix et des conditions très accessibles, soit dans des terres louées pour quatre ou cinq ans, le loyer étant payé en espèces ou avec un tant de la récolte à la fin de chaque année.

Pour se rendre compte des résultats que l'on peut obtenir, il faut considérer

que, si d'un côté, il y a des terres de peu de rendement et des récoltes désastreuses dans les meilleures terres, de l'autre, il y a les rendements de 1.500 à 2.000 kilogrammes de blé, de 3.500 à 4.000 de maïs et de 900 à 1.200 de lin par hectare, dans des terres n'ayant pas besoin d'irrigation ou d'engrais, rendements qui, en outre, ne sont pas du tout exceptionnels.

#### Domaine forestier

L'étendue de forêts à exploiter est de 385.000 kilomètres carrés, d'après les calculs faits. Dans ces forêts abondent les arbres de *quebracho*, le palissandre, le *lapacho*, le bois de rose, le santal, le palmier rouge, le *tupa*, le cèdre, le noyer, etc.

L'exploitation des produits forestiers accuse la progression suivante :

En 1894, 7.555.725 francs ; en 1899, 11.044.580 francs ; en 1905, 35.626.000 francs ; en 1907, 36.327.928 francs.

## ÉLEVAGE

La plus vaste et riche étendue de terre pour le bétail

Aucun pays du monde ne possède une étendue de terre aussi grande et aussi riche et alimentant les meilleures espèces fourragères que celle qui se trouve dans la République Argentine, où le climat tempéré et doux permet que le bétail naisse, s'élève et engraisse absolument en plein champ, sans devoir être mis à l'étable ou sous des abris artificiels et en ne se nourrissant que de fourrages naturels. Les provinces de Buenos-Aires, Entre-Ríos, la moitié de celle de Santa-Fé, et le sud de celle de Córdoba, peuvent alimenter une moyenne de trois à douze moutons ou de une demi à deux bêtes à cornes par hectare ; et les territoires de la Pampa, Santa-Cruz, Rio-Negro, Neuquén et Chubut, de un à trois moutons par hectare.

Les provinces de Buenos-Aires, Santa-Fé, Entre-Ríos, Córdoba, San-Luis et les territoires de la Pampa et du Neuquén, se prêtent admirablement à l'élevage de bœufs, chevaux, moutons et porcs ; ceux du Rio-Negro, Chubut et de Santa-Cruz, sont spécialement propices à celui des moutons ; la province de Corrientes, le nord de celle de Córdoba, Santa-Fé et Entre-Ríos, ainsi que les territoires de Chaco et Formosa, conviennent particulièrement à l'élevage du bétail. Dans les provinces de Mendoza, San-Juan, Salta et Jujuy, le bétail vit et engraisse dans des luzernières irriguées, où l'on maintient de deux à six vaches par hectare et où l'on engraisse de deux à trois novillos (1) par hectare.

Dans les champs moins raffinés des provinces de Buenos-Aires, Santa-Fé, Córdoba et San-Luis et du territoire de la Pampa, l'on sème de la luzerne et d'autres herbes fourragères en très grande quantité. Le coût de cette semence devient nul en pratique, par la simple raison qu'elle se fait en même temps que celle du blé, du lin, du maïs ou de l'avoine.

#### Le capital du bétail : 19,335 millions de francs

Le capital du bétail, en 1908, se chiffre ainsi :

Bêtes à cornes, 29,116,625 têtes ; chevaux, 7,531,376 ; ânes et mules, 750,125 ; moutons et brebis, 67,211,754 ; porcs, 1,403,591, chèvres, 3,945,080.

L'élevage, d'après le dernier recensement, représente une valeur de 19 milliards 335,000,000 de francs.

#### Historique de l'élevage

Deux courants d'importation se réunissent aux seizième et dix-septième siècles donneront naissance à la formation des énormes troupeaux qui constituent le capital argentin de bétail. Un de ces courants partit directement de l'Espagne et s'établit sur les rives du fleuve *La Plata* ; l'autre commença au Pérou et vint à occuper les provinces de l'intérieur. Les bêtes à cornes, les chevaux et les moutons importés dans l'Argentine du Pérou venaient surtout du sud de l'Espagne. Les premières et les seconds appartenaient aux variétés andalouses ; les derniers étaient de la race *churra*, se caractérisant par le peu d'os et par la laine longue, dure et pas frisée.

L'importation de taureaux « Herford » et « Shorthorn », de moutons et brebis « Mérinos » et de chevaux de trait et pur sang, commença dans les premiers temps du dix-neuvième siècle et augmenta graduellement jusqu'à 1870, époque où commença l'importation, sur une grande échelle, du bétail appartenant à des races pures et améliorées. Depuis lors, on a importé une telle quantité de moutons et brebis mérinos (français, allemands et espagnols), Leicester, Lincoln, Romney Marsh et autres races semblables ; Southdown, Hampshiredown, Shropshiredown, Oxfordshiredown et autres races à tête noire ; d'étalons et juments de races arabe, purs sang de course, Shire, Clydesdale, Percheronne, Flamande, Suffolk-Punch, Anglo-Normande, Cleveland, Yorkshire-Coacher, Norfolk, Hackney, Hunter, Oldenbourg, Trakhen, Hambletonian et autres ; et de taureaux et vaches, Shorthorn, Herford, Aberdeen Angus, Holstein, Flamande, Suisse et autres variétés, que le bétail sauvage, originaire du pays, a été si changé par le croisement que son poids, ses proportions et son rendement de viande et de laine offrent aujourd'hui une très grande augmentation.

Ainsi, la moyenne du rendement de laine des moutons ordinaires, sans être choisis, est maintenant de deux kilogrammes et demi, tandis qu'en 1870, il était de trois quarts de kilo ; les novillos ordinaires de quatre ans donnent aujourd'hui deux cent cinquante kilos de viande, tandis qu'en 1870, ils n'en donnaient que cent cinquante.

#### Les fermes. — Sept types différents

L'estancia argentine est formée par une étendue de terre de 10.000 hectares en moyenne, mais qui peut varier de 2.000 à 300.000 hectares. Elle se divise en sept types différents, savoir :

- 1° Les fermes exclusivement destinées à l'élevage de bêtes à cornes, de moutons et brebis, et de chevaux ;
- 2° Celles destinées à l'élevage de bêtes à cornes, moutons et brebis, et à l'engraisement de leurs produits ;
- 3° Celles exclusivement destinées à l'engraisement de bêtes à cornes, moutons et brebis ;
- 4° Celles destinées à l'élevage combiné avec l'agriculture ;
- 5° Celles destinées à l'élevage et à l'agriculture ;

(1) Le novillo est le jeune bœuf.

l'engraisement du bétail, en combinaison avec l'agriculture ;

6° Celles destinées à l'élevage et à l'engraisement du bétail et à la laiterie ;

7° Celles exclusivement destinées à la laiterie.

Toutes les estancias sont plus ou moins organisées d'après le même plan. Les contours de l'estancia sont entourés avec des fils de fer, son intérieur divisé, de même, en enclos de 100 à 2.500 hectares, avec un ou plusieurs puits ou *jagüales* avec leur abreuvoir pour le bétail (quand les enclos ne sont pas traversés par un ruisseau) ; un nombre donné de ces enclos est destiné au bétail de reproduction, en réservant pour l'engraisement ceux

on fait aussi exploitation du lait, les vaches laitières sont tenues en nombre de 150 à 250 dans des laiteries appelées *tambos*, à la charge de laiteries (*tamboros*) qui les soignent et les traitent ; ces derniers reçoivent 40 ou 50 pour cent des bénéfices obtenus sur la vente du lait ou de la crème qu'ils envoient aux crémeries ou aux fabriques de beurre. Quand l'agriculture est unie à l'élevage ou à l'engraisement du bétail, elle est confiée à des familles de fermiers qui reçoivent 50, 100 ou 200 hectares de terrain, dans des enclos indépendants de ceux occupés par le bétail, les outils et les bêtes de somme nécessaires et payent en retour 50 pour cent du pro-

duit net de la récolte. Parfois, le propriétaire de l'estancia ne fournit que la terre et les bêtes de somme et reçoit, en retour, 10, 15 ou 20 pour cent de la récolte, après avoir payé les frais de moisson pour sa part.

Le capital nécessaire pour que le ber-

ger puisse entreprendre ce système d'exploitation, serait de :

800 brebis et moutons à 5 francs, 4.000 francs ; 6 chevaux à 75 francs, 450 francs ; pour meubles, outils et frais de nourriture, 1.250. Soit, en totalité, 5.700 fr.

Avec ce capital et avec des animaux

donnant deux et quart à trois kilogrammes de laine, on peut calculer que la part de bénéfices qui reviendra au ber-

ger sera de 2.000 à 3.000 francs.

#### Laine

75 pour cent de la laine argentine provient de moutons et brebis des races Lincoln et Leicester ; c'est une laine longue, 20 pour cent est produit par les Mérinos et 5 pour cent restant par les races à tête noire et créole.

La production de laine a augmenté considérablement dans les cinquante dernières années. Ce remarquable accroissement doit être attribué à l'augmentation du capital animal et à l'amélioration de l'espèce par le croisement et la sélection.

La production argentine de laine est aujourd'hui estimée au quart de la production universelle. Son exportation a donné lieu au mouvement suivant dans la période des dix dernières années :

En 1900, 101,113 tonnes, représentant une valeur de 139.957.805 francs ; en 1908, 175.538 tonnes, représentant une valeur de 236.230.915 francs.

Établissements frigorifiques

Le développement de l'industrie frigorifique pourra être suffisamment apprécié en considérant le mouvement d'exportations de viande congelée et réfrigérée. Nous donnons ci-dessous les chiffres relatifs à cette exportation :

En 1895, 45.592 tonnes, d'une valeur de 10.030.555 francs ; en 1900, 84,177 tonnes, d'une valeur de 36.937.000 francs ; en 1905, 236.690 tonnes, d'une valeur de 109.550.255 francs ; en 1907, 215.690 ton-

nes, d'une valeur de 100.411.300 francs. A titre de renseignements complémentaires, nous ajouterons que l'exportation de viande, comme nombre d'animaux, a été comme suit :

En 1900, 66,491 bêtes à cornes, 2 millions 385.214 bêtes à laine ; en 1901, 124,574 bêtes à cornes, 2.722.727 bêtes à laine, en 1902, 207.553 bêtes à cornes, 3.420.222 bêtes à laine ; en 1903, 249.006 bêtes à cornes, 3.331.600 bêtes à laine ; en 1904, 302.499 bêtes à cornes, 3.673.778 bêtes à laine ; en 1905, 484.408 bêtes à cornes, 3.489.218 bêtes à laine ; en 1906, 509.112 bêtes à cornes, 3.000.389 bêtes à laine ; en 1907, 463.362 bêtes à cornes, 3.052.699 bêtes à laine.

celles en monnaie-papier, on obtient pour 1906 un ensemble de 504.000 francs ; en 1907, 536.378.000 francs, et en 1908, 559.826.000 francs.

#### Les comptes de 1907

Dans l'important exposé qu'il fit sur les finances du pays, le docteur Iriondo, ministre des finances, démontra que les recettes de 1907 avaient produit un excédent de plus de 57 millions de francs sur les évaluations budgétaires. Les dépenses, effectives du budget en question ont été inférieures de 27 millions de francs aux dépenses autorisées, en sorte que l'excédent des recettes joint à celle somme fournit un total de 84 millions de francs, soit le montant de l'excédent total par lequel s'est soldé le budget.

Pour ce qui est de l'emploi donné à cet excédent, le ministre des finances expliqua que, dans le budget pour 1907, figuraient des ressources en litres pour 38 millions de francs, destinées à l'exécution des travaux publics. Néanmoins, en conformité avec le plan financier du gouvernement, il n'avait pas fait usage de ces revenus ; par conséquent, les 38 millions de francs ont été payés en effectif avec les excédents des recettes, sans qu'il y ait eu lieu de procéder à l'émission des titres.

Une fois couvertes les dépenses ne figurant pas dans le budget, dépenses autorisées par des lois et des accords spéciaux, l'exercice 1907 clôtura par un excédent net de 15.400.000 fr.

#### La situation financière en 1908

En ce qui concerne les recettes du Trésor en 1908, le ministre Iriondo fit remarquer que, dans les estimations des ressources, ne figuraient pour rien ni l'usage du crédit, ni les Bons du Trésor, ni les crédits à brève échéance ayant servi pour équilibrer les dépenses dans les exercices précédents.

Il déclara que l'excellente situation financière du pays en 1908 avait permis au gouvernement de retirer tous les bons du Trésor en circulation, en diminuant l'usage des crédits rotatifs en Europe jusqu'à un minimum rarement atteint, sans faire appel non plus au crédit du Banco de la Nación pendant l'année.

Par conséquent, ajouta M. Iriondo, toutes les dépenses du pays sont couvertes par les recettes ordinaires ; la dette est amortie, le fonds de conversion est augmenté, les travaux publics sont exécutés, voire ceux autorisés avec des émissions de titres. On pourvoit à la défense du pays sans avoir recours à de nouvelles dettes ni à la création de nouveaux impôts ; ceux supprimés en 1906 n'ont pas été non plus rétablis.

En effet, la situation financière de l'exercice 1908 a été plus satisfaisante que celle de 1907.

Les recettes ont produit 500 millions de francs ; le budget avait autorisé des dépenses pour 512 millions, dont 20 millions en litres.

Le produit des recettes en 1908 laisse un excédent de 68 millions de francs sur les prévisions budgétaires. En retranchant les dépenses qui devraient être couvertes en litres et qui ont été liquidées en espèces, l'excédent est ramené à 48 millions de francs. Cependant, comme l'on peut estimer à 30 millions de francs la somme restant à dépenser annuellement sur le budget, il apparaît, en chiffres ronds, un surplus de 80 millions de francs entre les ressources et les dépenses pour le budget de 1908. Les dépenses ne figurant pas dans le budget ont été couvertes aisément par cet important excédent, dont il reste encore un important reliquat.

#### Le budget pour 1909

Le budget pour 1909 se chiffrera par environ 550 millions de francs, chiffre qui comprend l'attribution de 40 millions de francs aux armements et aux dépenses du centenaire.

Chaque année figureront dans les budgets généraux les sommes destinées à la réfection du matériel de guerre, en sorte que ces dépenses, d'ici cinq ou six ans, seront couvertes par les ressources ordinaires du pays, sans que l'on ait recours à des opérations de crédit.

Le gouvernement pourra atteindre facilement ce but, car le budget de cette année sera équilibré et comportera, en outre, des ressources supérieures à celles du budget de l'exercice précédent, desquelles ressources ressortira un excédent de quelques millions par rapport aux évaluations et au produit des recettes en 1908.

Dans le mois de janvier, les douanes de la capitale, à elles seules, ont eu une augmentation de recettes se chiffrant par 2 millions de francs sur la même période de l'année précédente.

Tout démontre que l'Argentine se trouve actuellement dans une situation excellente au point de vue économique et financier : la plus-value des recettes, la hausse constante des fonds publics à Buenos-Aires comme en Europe, la baisse du taux de l'escompte, le maintien du change à des cours toujours favorables au pays, et enfin les grands envois d'or, qui arrivent de l'étranger et qui viennent renforcer le fonds de conversion.

#### La Dette

Au 31 décembre 1908, le montant de la Dette en circulation s'établissait comme suit :

Dette extérieure . . . Fr. 1.573.718.040  
Dette intérieure . . . 277.528.500

Ensemble . . . Fr. 1.851.246.540

#### Le service de la Dette

Le service de la Dette figure, dans le budget de 1908, pour 157 millions de francs, soit 27,7 % de la totalité des dépenses autorisées.

#### Les Fonds argentins à Londres

Les Fonds argentins cotés à la Bourse de Londres, au 15 avril, se chiffreraient par 1.587.239.362 fr.

L'Argentin 5 % 1886-87 cotait 104 1/2 %

— 1907 103

#### Les valeurs mobilières de l'Argentine

Les valeurs mobilières en circulation au 31 décembre 1906 se chiffrent par 1.984.237.925 80 pesos or, soit 9 milliards 921.189.629 francs.

#### Les budgets des provinces et des principales municipalités.

Les budgets des quatorze provinces argentines comportaient pour l'exercice 1907 des dépenses autorisées pour 134 millions 982.202 fr. 35 et des recettes pour 136.779.545 fr. 10.

Pour les municipalités de la capitale fédérale et des capitales des provinces,



LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE POSSÈDE 29,116,125 TÊTES DE BŒUFS



LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE POSSÈDE 67,211,754 TÊTES DE MOUTONS

qui ont de meilleurs pâturages ; les autres enclos sont affectés à l'agriculture ou au bétail de laiterie. L'établissement principal, ou « maison » de l'estancia se trouve généralement située au centre du champ ; elle est entourée de jardins, de potagers, d'un bois d'arbres fruitiers, d'ornementation et de construction et chauffage. Cet établissement comprend : la maison du propriétaire, celle de l'intendant ou majordome et celles de *peones* (travailleurs, journaliers, etc.) ; les hangars ou dépôts pour garder les outils et les machines, les cuis, la laine, les céréales, etc. ; le bâtiment pour la tonte et ceux pour les reproducteurs de race ; les écuries et remises ; le poulailler et autres dépendances utiles. Le gros bétail est tenu dans des pâturages séparés, selon le sexe et l'âge des animaux ; il est gardé, soigné et travaillé par le personnel de l'établissement principal ; les troupeaux d'animaux fins sont tenus dans des pâturages plus immédiats, voisins de l'établissement principal ; les moutons et les brebis sont mis par troupeaux de 1.200 à 2.000 et gardés par des bergers (recevant un salaire mensuel ou bien 25, 20, 40 ou 50 pour cent du produit du troupeau) et qui vivent avec leurs familles dans des maisons indépendantes appelées *puestas*, généralement situées aux confins de la propriété ou sur les lignes de séparation des pâturages. Dans presque toutes les estancias, l'exploitation d'élevage se fait sur les trois principales espèces d'animaux : bêtes à cornes, moutons et brebis, chevaux ; les cas d'élevage d'une seule espèce sont très rares. Dans les estancias exclusivement affectées à l'engraisement du gros bétail, on ne maintient que les moutons nécessaires à l'alimentation du personnel, ainsi qu'un très petit nombre de chevaux.

Quand, dans une estancia où l'on fait l'élevage et l'engraisement du bétail,

qui ont de meilleurs pâturages ; les autres enclos sont affectés à l'agriculture ou au bétail de laiterie. L'établissement principal, ou « maison » de l'estancia se trouve généralement située au centre du champ ; elle est entourée de jardins, de potagers, d'un bois d'arbres fruitiers, d'ornementation et de construction et chauffage. Cet établissement comprend : la maison du propriétaire, celle de l'intendant ou majordome et celles de *peones* (travailleurs, journaliers, etc.) ; les hangars ou dépôts pour garder les outils et les machines, les cuis, la laine, les céréales, etc. ; le bâtiment pour la tonte et ceux pour les reproducteurs de race ; les écuries et remises ; le poulailler et autres dépendances utiles. Le gros bétail est tenu dans des pâturages séparés, selon le sexe et l'âge des animaux ; il est gardé, soigné et travaillé par le personnel de l'établissement principal ; les troupeaux d'animaux fins sont tenus dans des pâturages plus immédiats, voisins de l'établissement principal ; les moutons et les brebis sont mis par troupeaux de 1.200 à 2.000 et gardés par des bergers (recevant un salaire mensuel ou bien 25, 20, 40 ou 50 pour cent du produit du troupeau) et qui vivent avec leurs familles dans des maisons indépendantes appelées *puestas*, généralement situées aux confins de la propriété ou sur les lignes de séparation des pâturages. Dans presque toutes les estancias, l'exploitation d'élevage se fait sur les trois principales espèces d'animaux : bêtes à cornes, moutons et brebis, chevaux ; les cas d'élevage d'une seule espèce sont très rares. Dans les estancias exclusivement affectées à l'engraisement du gros bétail, on ne maintient que les moutons nécessaires à l'alimentation du personnel, ainsi qu'un très petit nombre de chevaux.

#### L'industrie de l'élevage

L'industrie de l'élevage du bétail dans l'Argentine est une des affaires les plus profitables qui existent. Cela est dû principalement aux bas prix de la terre, de son affermage ou location et du bétail, de même qu'aux frais réduits du système d'élevage, en pleine prairie naturelle. La proportion des bénéfices que l'on peut obtenir dépend en grande partie du capital employé, parce que grâce au système d'élevage, les frais ne gardent pas une proportion arithmétique avec la quantité de bétail exploitée ; bien au contraire, ils sont relativement moins élevés plus le capital en bétail est plus important. En voici un exemple : l'entretien de 1.000 vaches coûte plus ou moins la même somme que celui de 500, et les frais d'entretien de 2.000 bêtes sont à peine de 15 à 20 pour cent plus forts que ceux exigés par 1.000 ; donc, et si l'on s'agit de personnes ne disposant que d'un capital modeste, l'association des capitaux est véritablement profitable, puisque de cette façon, les frais d'exploitation se trouvent sensiblement diminués.

L'élevage se pratique sous trois formes différentes :

- a) En achetant le terrain ; b) en le louant ; et c) en association avec le propriétaire.

Généralement, les personnes ne disposant que d'un petit capital peuvent très bien se lancer dans l'industrie de l'élevage du bétail, en s'associant avec le propriétaire du terrain. Voici les conditions d'une telle association :

Le propriétaire de la terre fournit une maison, les enclos, clôtures, etc., le

budgets dépenses, t 2,916,088 fr

Les dettes et le

Au 31 déc

Provinces Municipales

En

Trav

Travaux voi

Dévelop

Pendant

exécution de

plies, tels

routes, can

publiques e

dans tout le

Parmi ce

autorisés fi

de Buenos-

à 240 milli

pour faire l

conclusion

ment sera l

son de ses

tout pour l'

il s'attache

pour l'emp

est en tran

plans néce

Il ne ser

le port act

ment un b

La loi r

territoire

d'autres tr

quels il y a

er dans l

les plus ri

mande de

port pour

d'embarqu

produits d

élevage.

Ces che

d'une mar

en valeur

dans leur

ment natio

sources su

l'emprou

qui a été a

La loi i

droit de fi

et extérie

somme, a

vice et à l'

non seule

vertu de

loi, mais l

terres av

Le gour

conclure

lions de f

et à l'enl

On affect

des chem

En géne

des ligne

En out

faculté de

labrilité d

concurre

lignes de l

Ces tra

budgets de 1907 s'établissaient ainsi : dépenses, 62,934,183 fr. 80; recettes, 2,916,088 fr. 40.

### Les dettes provinciales intérieures et les dettes municipales

Au 31 décembre 1906, le montant des dettes provinciales et municipales de la République Argentine se décomposait ainsi :

Provinces, . . . . .	Fr. 418,149,400
Municipalités, . . . . .	124,337,120
Ensemble . . . . .	Fr. 542,486,580

## Travaux publics

### Travaux votés par le Parlement en 1908. Développement général du pays.

Pendant l'année 1908, on a continué à exécuter de très importants travaux publics, tels que chemins de fer, ponts, routes, canaux, édifices pour les écoles publiques et pour l'administration, etc., dans tout le pays.

Parmi ceux de ces derniers qui ont été autorisés figure l'élargissement du port de Buenos-Aires, dont le coût est évalué à 240 millions de francs. Le Congrès, pour faire face à ces dépenses, a voté la conclusion d'un emprunt dont le placement sera facile, non seulement en raison de ses bonnes conditions, mais surtout pour l'œuvre productive à laquelle il s'attache, avec les plus sûres garanties pour l'emploi de capitaux étrangers. On est en train de terminer les études des plans nécessaires.

Il ne serait pas oiseux de rappeler que le port actuel laisse déjà au gouvernement un bénéfice net de 5 0/0 par an.

La loi relative au développement des territoires « nationaux » vise l'exécution d'autres travaux importants, parmi lesquels il y a lieu de citer les chemins de fer dans la Patagonie, l'une des régions les plus riches de l'Argentine et qui demande de plus grands moyens de transport pour l'acheminement aux ports d'embarquement des richesses et abondants produits de son agriculture et de son élevage.

Ces chemins de fer contribueront, d'une manière considérable, à la mise en valeur des terres, qui appartiennent, dans leur majeure partie, au gouvernement national et qui produiront des ressources suffisantes pour garantir et amortir l'emprunt de 125 millions de francs qui a été autorisé à cet effet.

La loi investit le Pouvoir exécutif du droit de faire usage du crédit intérieur et extérieur jusqu'à concurrence de cette somme, avec la faculté d'affecter au service et à l'amortissement de cet emprunt, non seulement les lignes construites en vertu de l'autorisation accordée par la loi, mais leurs recettes et le produit des terres avoisinantes les lignes à construire.

Le gouvernement est aussi autorisé à conclure un emprunt de 125 autres millions de francs destinés à la construction et à l'entretien d'autres chemins de fer. On affecterait à cet emprunt le produit des chemins de fer qui seront construits. En général, il s'agit du prolongement des lignes existantes.

En outre, l'autorisation comprend la faculté de poursuivre les travaux de salubrité dans toute la République jusqu'à concurrence de 44 millions de francs en titres de la Dette publique.

Ces travaux sont aussi productifs que les précédents. Bien que le Pouvoir exécutif fut autorisé à émettre des titres pour pourvoir à ces dépenses, elles ont été couvertes par le produit des travaux et l'exécution des recettes générales du pays. De ce fait, on s'est passé d'émettre pour 30 millions de francs de titres.

Les titres « Travaux de salubrité » constituent un placement d'argent de premier ordre. Il rapporte 5 0/0 d'intérêt; son service est spécialement garanti par le produit des travaux qu'on construit, par les recettes générales et par le 50/0 de la Loterie nationale correspondant aux provinces.

Les Chambres ont voté, en outre, dans la session de 1908, l'exécution des travaux suivants :

1. — Assainissement des villes de Bahia Blanca, Tucuman et Santa Fe, et approvisionnement d'eau potable aux villes de Rosario (Cordoba), Dolores (Buenos-Aires) et Mercedes (San-Luis), avec un budget de 71,500,000 francs.
2. — Dragage et balisage de plusieurs rivières dans la province de Santa-Fé, dont le coût est évalué à 720,000 francs.
3. — Installation de lignes télégraphiques dans la province de Salta, en y affectant 330,000 francs.
4. — Canalisation du fleuve Tercero, estimée à 11 millions de francs.
5. — Digue dans le fleuve Calchaqui, évaluée à 1,320,000 francs.
6. — Autorisation au Pouvoir exécutif de concéder aux Compagnies des lignes existantes des embranchements jusqu'à une étendue de 75 kilomètres.
7. — Dessèchement de terrains dans les rives du fleuve Salí, estimée à 1,320,000 francs.
8. — Elargissement du port de Buenos-Aires et construction d'un canal pour navires d'outre-mer, etc., pour 55 millions de francs.
9. — Mur de soutènement dans le Rio de la Plata, pour 5,280,000 francs.

Le gouvernement argentin, aux termes de la loi du 15 septembre dernier, a affecté la somme de 140,000 francs au parachèvement des travaux d'irrigation et de dessèchement des îles et des terrains faciles à sillonner, travaux qui avaient déjà été entrepris pour le compte du gouvernement fédéral.

Parmi les travaux de moindre importance, il y a lieu de citer :

1. — La route carrossable de Jaramento à Cabra Corral del Valle de Loma, dans la province de Salta, travaux pour lesquels il a été autorisé, jusqu'à 110,000 francs, une émission d'obligations de ponts et chaussées.
2. — L'assainissement de la ville de Rosario.
3. — La canalisation des fleuves Desaguadero, Salado et Arroyo Curaco, des lagunes de Guanacoe au fleuve Colorado, par adjudication au concours.
4. — Pont sur le fleuve Salado.
5. — Etudes d'irrigation dans la province de Colamarca, estimées à 110,000 francs.
6. — Concession à la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest des travaux pour une ligne souterraine dans la ville de Buenos-Aires.
7. — Edifice pour le Collège National de San-Luis, pour 220,000 francs.

8. — Pont carrossable sur le fleuve Tunuyan, pour 880,000 francs.

9. — Approvisionnement d'eau filtrée à Chilocho, pour 880,000 francs.

10. — Pont sur le Rio IV, pour 600,000 francs.

11. — Pont sur le Rio Juramento, pour 198,000 francs.

12. — Lignes télégraphiques dans la Pampa.

13. — Routes dans la province de Calamarca.

14. — Egouts dans la ville de Catamarca.

15. — Canaux et ponts de San Juan.

16. — Routes de La Plata à Melchor Romero.

17. — Canal de Suncho Corral à Vilelas.

18. — Port à Mar del Plata.

19. — Route de Buenos-Aires à Bahia Blanca.

20. — Pont sur le fleuve La Paz.

21. — Tramways dans le port de la capitale.

22. — Tramway rural reliant en communications directes Buenos-Aires et quelques villages des environs.

23. — Port à Posadas.

24. — Port à Arroyo Pareja.

25. — Port à Quequen Grande.

26. — Port de San Borombon.

27. — Approvisionnement d'eau potable aux localités de la République.

28. — Lignes télégraphiques de San Juan.

29. — Lignes télégraphiques de Santa Fe.

30. — Egouts de la ville de la Rioja.

31. — Edifice pour l'Académie des Beaux-Arts.

32. — Egouts dans la ville de San Nicolas de los Arroyos.

33. — Edifices pour établissements publics à Bahia Blanca.

34. — Port devant Villa Constitucion.

35. — Pont sur le Rio Negro.

Les travaux relatés ci-dessus représentent, dans leur ensemble, des dépenses pour près de 700 millions de francs.

## COMMERCE EXTÉRIEUR

La République Argentine se trouve dans des conditions très favorables pour le développement de son commerce avec l'étranger, car ses côtes maritimes si étendues, ses grands fleuves et ses longues voies ferrées, lui permettent de placer ses produits dans les ports d'embarquement pour le monde entier, avec peu de frais et beaucoup de facilités pour leur exportation.

Nous résumons ci-dessous la progression des importations et exportations pendant les quarante-trois dernières années et le mouvement général du commerce extérieur dans les 8 dernières années. Par ces chiffres, on verra que depuis 1865 la balance commerciale a toujours été favorable à la République Argentine. Le solde en faveur des exportations qui, en 1865, était de 125 millions de francs, a continué sa marche progressive jusqu'en 1905 et, dans cette année, il a atteint le chiffre de 589 millions de francs.

En 1908, il n'était que de 465,163,025 francs, par suite de pertes dans la récolte des céréales.

**Importations.** — En 1865, 151,921,525 francs; en 1875, 281,122,405 fr.; en 1885, 461,109,845 fr.; en 1895, 475,482,190 fr.; en 1905, 1,025,772,100 fr.; en 1906, 1,349,852,005 fr.; en 1907, 1,239,878,425 francs; en 1908, 1,364,863,680 francs.

**Exportations.** — En 1865, 130,632,200 francs; en 1875, 260,045,565 fr.; en 1885, 419,385,500 fr.; en 1895, 600,338,950 fr.; en 1905, 1,614,219,205 fr.; en 1906, 1,461,209,145 fr.; en 1907, 1,481,025,000 francs; en 1908, 1,830,026,705 francs.

**Importations en 1908**

	Valeur officielle en piastres-or
Animaux sur pied . . . . .	1,768,739
Substances alimentaires . . . . .	23,549,097
Tabac et ses applications . . . . .	5,357,649
Boissons . . . . .	13,279,781
Matériaux textiles et leurs produits manufacturés . . . . .	49,911,338
Huiles fixes, minérales, volatiles et médicinales . . . . .	11,051,723
Produits chimiques et pharmaceutiques . . . . .	9,189,153
Couleurs et teintures . . . . .	1,700,685
Bois et ses produits . . . . .	6,212,864
Papier et ses produits . . . . .	5,942,500
Cuir et ses produits manufacturés . . . . .	2,136,303
Verres et ses produits manufacturés . . . . .	30,075,484
Autres métaux et leurs produits manufacturés . . . . .	8,749,866
Machinerie agricole . . . . .	15,839,838
Matériel de chemin de fer . . . . .	30,700,337
Pierre, terres, cristallerie, céramique . . . . .	24,809,197
Matériel de constructions . . . . .	21,182,426
— électrique . . . . .	3,329,290
Divers . . . . .	7,806,406
Total . . . . .	272,972,736
Soit . . . . .	Fr. 1,364,863,680

Voici, classé par articles, le tableau exposant le résultat des importations dans l'année 1908, d'après les chiffres publiés par la Direction générale de statistique (la piastre-or vaut 5 francs) :

	Valeur officielle en piastres-or
Substances alimentaires . . . . .	2,615,908
Matériaux textiles . . . . .	2,563,830
Huiles . . . . .	2,996,352
Substances et produits chimiques . . . . .	1,000,658
Métaux divers . . . . .	1,604,495
Pierre, terres, cristallerie . . . . .	4,264,645
Total . . . . .	13,066,653
Soit . . . . .	Fr. 65,333,265

Les articles d'importation dans lesquels se sont produits les plus fortes augmentations dans le mouvement des importations, par rapport à celui de l'année 1907, sont les suivants :

Substances alimentaires . . . . .	2,615,908 piastres-or
Matériaux textiles . . . . .	2,563,830 —
Huiles . . . . .	2,996,352 —
Substances et produits chimiques . . . . .	1,000,658 —
Métaux divers . . . . .	1,604,495 —
Pierre, terres, cristallerie . . . . .	4,264,645 —

### Exportations en 1908

En 1908, les exportations de marchandises ont atteint le maximum de leur développement, par l'effet prodigieux de l'accroissement de la production agricole. Le tableau suivant en fournit la preuve :

	Valeur officielle en piastres-or
Produits de l'agriculture . . . . .	241,677,164
— de l'élevage . . . . .	115,118,457
— forestiers . . . . .	6,347,234
— des mines . . . . .	810,901
de la chasse et de la pêche . . . . .	498,612
— divers . . . . .	1,552,913
Total . . . . .	366,065,311
Soit . . . . .	Fr. 1,830,026,705

Parmi les produits qui se signalent par l'importance du chiffre de leurs exportations, il y a lieu de citer le blé, dont la valeur exportée a été de 128,842,610 piastres-or; le lin, pour 49,004,704; la laine, pour 47,246,183; le maïs, pour 41,536,805; la viande de bœuf congelée, pour 17,456,262; l'avoine, pour 9,697,716; cuirs secs de bœuf, pour 8,452,819; cuirs

salés de bœuf, pour 7,232,842; moutons congelés, pour 6,307,688; suif et graisse fondus, pour 6,030,601 piastres-or.

### Mouvement du numéraire en 1908

Importations de numéraire . . . . .	Fr. 143,256,075
Exportations de numéraire . . . . .	222,085
Différence . . . . .	Fr. 143,033,990

Cette différence constitue le solde de la balance de paiements en faveur du pays.

## CHEMINS DE FER

**Le pays en marche. — Développement colossal. — 24.763 kilomètres de lignes ferrées en exploitation. — 6.500 kilomètres autorisés. — 10.000 kilomètres à l'étude. — Coût des nouvelles lignes en projet : 600 millions de francs. — Capitaux présentement engagés : 4.188.500.000 francs.**

Dans la République Argentine, le développement des chemins de fer s'est opéré de façon rapide; les résultats ont été pleinement favorables, surtout en ce qui concerne la mise en valeur des richesses du pays. Pour ne citer qu'un exemple, c'est grâce aux chemins de fer que l'agriculture et l'élevage ont pu prendre une aussi considérable extension dans la province de Buenos-Aires, moins bien partagée que les provinces voisines du Nord sous le rapport des voies fluviales. Toutes les lignes descendant vers le Sud ont puissamment contribué à la transformation de la Pampa et à l'augmentation de la surface cultivée dans cet immense rayon, qui ne comptait auparavant que des terres incultes, à peine propices à l'élevage.

Le chemin de fer a donc joué dans l'Argentine un rôle éminentement civilisateur; il a fait surgir d'un sol encore inexploité de nouvelles richesses, reliant entre eux les principaux centres agricoles et leur ouvrant des débouchés vers la mer ou vers les fleuves. C'est également le chemin de fer qui a été l'auxiliaire du mouvement de colonisation, en favorisant, par des concessions de terrain, la création de colonies sur son passage.

Ce rôle n'est point encore terminé, si l'on en juge par le grand nombre de concessions de chemins de fer actuellement à l'étude et dont l'Etat ou les particuliers ont pris l'initiative. D'autre part, la tendance est également à la création des chemins de fer économiques à voie étroite, afin d'obtenir, dans la construction ou l'exploitation, des abaissements de prix pour permettre ensuite de réaliser une réduction dans les tarifs de transports. Tout cela indique, comme pour les voies fluviales, que l'on escompte la continuation de bonnes années pour les récoltes, et qu'on s'efforce ainsi de seconder, par la multiplication des moyens de transport, l'expansion économique du pays.

C'est en 1854 que le Gouvernement de la Province de Buenos-Aires accorda la première concession de chemin de fer d'une étendue de 24,000 *cares*, allant de Buenos-Aires vers l'Ouest. En 1857, une première section, d'une longueur de 40 kilomètres, fut livrée à l'exploitation.

Après ces humbles débuts, le réseau argentin s'est développé avec une grande rapidité; il atteint actuellement (1<sup>er</sup> janvier 1909) 24.763 kilomètres. L'installation de voies ferrées a marché de pair avec le développement agricole; aussi, les provinces les plus aptes à la culture ont-elles été les plus favorisées sous le rapport des moyens de transport.

Parmi ces provinces, il faut citer celles de Buenos-Ayres, Santa Fé et Cordoba, les trois qui ont fait le plus de progrès dans l'agriculture sur le sol argentin, puisqu'elles fournissent, à elles seules, 80 % et plus de l'exportation totale. Parmi les territoires, c'est celui de la Pampa qui a la plus grande étendue de chemins de fer, étendue appelée à doubler très promptement, vu le grand nombre de nouvelles lignes en projet.

### Enorme accroissement des chemins de fer

La statistique suivante démontre l'énorme progression qu'ont suivie les

lignes ferrées de l'Argentine dans les vingt dernières années.

Année 1888 : longueur totale des lignes, 7,571 km.; voyageurs transportés, 10 millions 106,342; marchandises transportées, 4,410,814 tonnes; rendements totaux, 112,137,775 francs; dépenses totales, 62,529,000 francs; bénéfices nets, 49 millions 908,775 francs; capitaux employés, 985,744,865 francs; capitaux engagés, 4,188,500,000 francs; intérêt rapporté aux capitaux par l'exploitation des diverses lignes, 5,03 %.

Année 1898 : longueur totale des lignes, 15,451 km.; voyageurs transportés, 16 millions 478,085; marchandises transportées, 9,249,141 tonnes; rendements bruts, 166,207,545 francs; dépenses totales, 95,515,605 francs; bénéfices nets, 70 millions 691,940 francs; capitaux employés, 2,617,585,475 francs; capitaux engagés, 4,188,500,000 francs; intérêt rapporté aux capitaux, 2,70 %.

Année 1908 : longueur totale des lignes, 24,763 km.; voyageurs transportés, 48 millions 503,600; marchandises transportées, 31,930,000 tonnes; rendements bruts, 306,955,000 francs; dépenses totales, 200,115,000 francs; bénéfices nets, 4,188,500,000 francs; capitaux engagés, 4,188,500,000 francs; intérêt rapporté aux capitaux, 5,08 %.

### Capitaux engagés

Ainsi qu'il appert de la statistique précédente, les capitaux employés dans les chemins de fer de l'Etat et ceux des compagnies privées s'élevaient, à la fin de 1908, à 4,188,500,000 francs.

Il y a tout lieu d'espérer que la nouvelle loi des chemins de fer n° 3315, connue généralement sous le nom de « Loi Mitre », et la politique inaugurée par le gouvernement, qui appuya cette loi au Congrès, influeront sur la construction d'un grand nombre de nouvelles voies ferrées et permettront aux chemins de fer de doubler leur développement actuel en peu d'années.

### Nouvelles lignes en construction

Dans la session de 1908, le Congrès argentin a accordé des concessions de nouvelles lignes ferrées pour 6,500 kilomètres. Leur coût, en comprenant les travaux complémentaires des lignes existantes, est évalué à plus de 600 millions de francs.

Les travaux pour le prolongement des lignes existantes se résument ainsi : Chemin de fer de l'Ouest. — Tronçon de Los Toldos-Roberies, Méridien, 5° (en construction), 1,222 kilomètres. Tronçon Monte-Nievas-Victoria (en construction), 137 kilomètres. Tronçon Pehuajo à Tres Lomas, 138 kilomètres. Tronçon Bagual à l'Ouest de Rio Salado, 100 kilomètres. Embranchement industriel sur embranchement M.C.F., 2 kilomètres. Extension à Anchorena, à l'Ouest, 210 kilomètres. Tronçon Rio Salado à Rio Atuel, 100 kilomètres, soit, en totalité, 1,284 kilomètres, évalués à 25,470,000 francs.

Chemin de fer du Sud. — Tronçon du Neuquen à l'Ouest, 340 kilomètres. Tronçon Chas à Ayacucho, 145 kilomètres. Tronçon Adela à Pila, 35 kilomètres. Tronçon Alvear à Olavarría, 108 kilomètres. Tronçon Píeres à Miramar, 130 kilomètres. Tronçon Carhué à Pigüé, 350 kilomètres. Tronçon Varela à Espeleta, 10 kilomètres. Tronçon Tres Arroyos à Cristiano Muerto, 45 kilomètres. Tronçon Maipu à Góngora, 45 kilomètres. Tronçon Bolívar-Pringles, 200 kilomètres. Soit, en totalité, 1,408 kilomètres, évalués à 26,340,000 francs.

Chemin de fer Pacifique. — Tronçon Maza à Tres Lomas, 55 kilomètres. Tronçon Maza à Sección Pampa Central, 50 kilomètres. Tronçon Pedernera à La Paz, 220 kilomètres. Tronçon Lopez Lecube à Villa Iris, 155 kilomètres. Tronçon Remeco entre Epu-Pel et Pera, 35 kilomètres. Tronçon Caseros à Liniers, 15 kilomètres. Soit, en totalité, 530 kilomètres, évalués à 9,275,000 francs.

Compagnie française des chemins de fer de Santa-Fé. — Pozo del Molle-Cordoba, 140 kilomètres évalués à 2,400,000 francs.

Chemin de fer Central argentin. — Sastre-Maria Juana, Las Rosas-Villa Rion, Ramal de Cruz à Cordoba, Rio 3° à Rio 4°, ou Chuclí, Morteros à Ereilla, 766 kilomètres, évalués à 13,405,000 francs.

Chemin de fer Central Cordoba-Rosa-

rio au port de la capitale, 310 kilomètres évalués à 4,650,000 francs.

Chemin de fer de Rosario à Puerto-Belgrano sur Bahia Blanca, 1,600 kilomètres, évalués à 12,075,000 francs.

Compagnie des chemins de fer de la

province de Buenos-Aires-25 de Mayo à Saliquello, 300 kilomètres, évalués à 3,750,000 francs.

Travaux complémentaires. — Chemin

de fer Central et Rosario 13,400,000 francs; chemin de fer du Sud, 5,000,000; chemin de fer du Pacifique, 5,000,000; chemin de fer de l'Ouest, 5,587,265.

Voici, en outre, la nomenclature des nouvelles lignes dont la construction a été autorisée :

Chemin de fer de San Juan à Jachal; chemin de fer d'Alfalaide à Coladuo; chemin de fer de Corrientes, Santa Ana, San Luis y Casa-Cali, pour s'embrancher à la ligne projetée de San Miguel à Ituzaingó et Posadas; chemin de fer économique dans le Chaco; chemin de fer de Bahia-Blanca à Colonia Rivadavia; chemin de fer de Buenos-Aires au Chili; réseau de chemins de fer économiques; chemin de fer de Villa-Dolores à Serreuela; chemin de fer de Rufino à Mar del Plata; chemin de fer de Rosario à Achiras; chemin de fer de Las Rosas à Costa Sacate; chemin de fer du Rosario jusqu'à un point entre Pozo del Molle y Las Varas; chemin de fer de General Acha à Rio Colorado; chemin de fer de Pozo del Molle à Maciel; chemin de fer de Santa-Fé à Cordoba; chemin de fer d'Entre Rios à Ita Ibaté; chemin de fer de Diamante à Tinogasta; chemin de fer de Diamante à Curuzá Cuatia; chemin de fer de Mercedes à La Plata; chemin de fer de Buenos-Aires à Puerto-Militar; chemin de fer Metropolitain de Retiro à Casa Amarilla et Constitucion, dans la ville de Buenos-Aires; chemin Metropolitain, concession Frank; chemin de fer de Gaiman à Paso de los Indios; chemin de fer de Rufino à Bahia-Blanca et Naposta.

A l'étude, il existe actuellement des lignes ferrées pour 10,000 kilomètres.

## Monnaie

L'unité monétaire de la République Argentine est la piastre-or de 1 gramme 6,129, au titre de 900 millièmes de fin, ou la piastre-argent de 25 grammes, au titre de 900 millièmes de fin.

La valeur de la piastre nationale au cours légal suit le cours de l'or, cours qui se maintient à 227,27 0/0; autrement dit, la piastre-or équivaut à deux piastres vingt-sept centavos papier; la piastre-papier vaut 0,44 piastre-or. Le *centavo* est la centième partie de la piastre. Au taux actuel, un franc équivaut à \$ 0,15 monnaie nationale papier, ou bien \$ 0,20 or.

La monnaie argentine est arrivée à une stabilité absolue, qui est la base de la prospérité présente. Cela est dû notamment à la loi de conversion de la monnaie fiduciaire du 4 novembre 1899, n° 3871. En vertu de cette loi, l'Etat convertit toute l'émission fiduciaire actuelle de billets ayant cours légal en monnaie nationale or, dans la proportion d'une piastre de monnaie nationale au cours légal, par 44 centièmes de monnaie nationale-or.

Le Pouvoir exécutif, dans ce but, a procédé à la constitution d'une réserve métallique, dénommée « Fonds de conversion », et qui est exclusivement destinée à servir de garantie à la conversion du papier monnaie.

Le montant de ce fonds en or, qui se chiffre déjà par 140,000,000 francs, a été déposé au Banco de la Nación Argentina.

A la constitution de ce « Fonds de conversion » a été affecté :

- 1° 5 0/0 de l'impôt additionnel à l'importation;
- 2° Les bénéfices du Banco de la Nación;
- 3° Le produit annuel de la liquidation de la Banque nationale, après règlement des frais d'administration et le service des titres et de la dette de la Banque;
- 4° Le produit de la vente du chemin de fer des Andes et de la Toma;
- 5° Les 6,967,650 piastres-or en cédulas nationales-or du domaine de la nation;

6° Les autres ressources qui seront destinées à cet objet dans le budget national.

